


THE TRUSTEES OF THE
PUBLIC LIBRARY
LUX
OMNIUM
CIVIUM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 : 1878



COMTE LÉON TOLSTOÏ

IVAN L'IMBÉCILE

TRADUIT DU RUSSE

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

IVAN L'IMBÉCILE

DU MÊME AUTEUR :

Katia. Traduction de M. le comte d'HAUTERIVE. 9e édition. 1 vol. in-18. Prix.. 3 »

A la recherche du Bonheur, traduit avec l'autorisation de l'auteur et précédé d'une préface par E. HALPÉRINE-KAMINSKY. 7e édition. 1 vol. in-18. Prix.................... 3 »

La Mort, traduit avec l'autorisation de l'auteur et précédé d'une préface par E. HALPÉRINE-KAMINSKY. 6e édition. 1 vol. in-18. Prix.. 3 »

Deux Générations, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. HALPÉRINE-KAMINSKY. 3e édition. 1 vol. in-18. Prix.... 3 »

Mes Mémoires. Enfance. — Adolescence. — Jeunesse, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. HALPÉRINE-KAMINSKY. 2e édition. 1 vol. in-18. Prix............................ 3 »

Polikouchka. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. HALPÉRINE-KAMINSKY, 4e édition. 1 vol. in-18. Prix.......... 3 »

La Puissance des Ténèbres Drame en cinq actes, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. HALPÉRINE-KAMINSKY. 2e édition. 1 vol. in-18. Prix.................... 3 »

COMTE LÉON TOLSTOÏ

IVAN L'IMBÉCILE

TRADUIT DU RUSSE

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1887

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Le succès inattendu qu'eut, auprès du public français et dans les autres pays de l'Europe, la première série des contes bibliques de Léon Tolstoï, traduits et réunis par moi sous le titre : *A la recherche du bonheur*, m'encouragea à présenter aux lecteurs étrangers du grand romancier russe les autres récits du même genre.

Cette nouvelle série complétera donc dignement la précédente, dans laquelle, comme on sait déjà, le comte Tolstoï nous familiarise, dans un style d'une simplicité

et d'une grandeur épique, avec sa morale, et nous initie, d'une manière attrayante, à la vie et aux mœurs si curieuses des moujiks.

E. H.-K.

IVAN L'IMBÉCILE

(Histoire d'Ivan l'Imbécile, de ses deux frères, Sémen le Guerrier et Tarass le Ventru, de sa sœur muette Malania, du vieux diable et de trois diablotins.)

(CONTE POPULAIRE.)

IVAN L'IMBÉCILE

I

Dans un certain royaume, dans un certain pays, vivait et existait[1] un riche moujik.

Et ce moujik avait trois fils, Sémen le Guerrier, Tarass le Ventru, Ivan l'Imbécile, et une fille muette, Malania.

Sémen le Guerrier s'en alla guerroyer pour le Czar, Tarass s'en fut à la ville tra-

1. Traduction littérale. Formule initiale des contes populaires russes.

vailler chez un marchand, et Ivan l'Imbécile resta à la maison, bien tranquillement, avec la fille.

Sémen le Guerrier obtint un grade élevé et un domaine en récompense de ses services, et il épousa une fille de barine. Sa solde était forte, son domaine étendu, et pourtant il n'en avait jamais assez; ce qu'amassait le mari, la femme, de sa manche, le semait au vent: jamais d'argent.

Et Sémen se rendit dans sa terre pour toucher ses revenus. Son gérant lui dit:

— Il n'y a rien à toucher. Nous n'avons eu ni bétail, ni chevaux, ni bœufs, ni charrue: il faut acheter tout, et alors il y aura des revenus.

Il s'en alla, Sémen le Guerrier, chez son père le moujik.

— Toi, qu'il dit, tu es riche, et tu ne m'as rien donné : donne-moi le tiers qui me revient. Je vais m'en servir pour mes terres.

Alors le vieux répondit :

— Tu n'as rien apporté dans la maison : pourquoi t'irais-je donner la tierce part ? Ce serait léser Ivan et la fille.

Et Sémen reprit :

— Lui est imbécile et elle est muette. De quoi ont-ils besoin ?

Le vieillard répondit :

— Hé bien ! Ce sera comme Ivan le dira.

Et Ivan dit alors :

— Soit ! qu'il prenne.

Sémen le Guerrier prit une partie du patrimoine, l'employa à son domaine et s'en retourna servir le Czar.

Tarass le Ventru gagna aussi beaucoup d'argent ; il épousa une fille de marchand ; mais il était toujours à court.

Il vint trouver son père et dit :

— Donne-moi ma part.

Le vieux ne voulut pas davantage donner à Tarass la part qu'il demandait :

— Toi, qu'il dit, tu ne nous as rien apporté : tout ce qu'il y a dans la maison,

c'est Ivan qui l'a gagné. On ne peut pas le léser, ni la fille non plus.

Et Tarass dit :

— A quoi bon de l'argent pour Ivan? Il est imbécile, il ne pourra se marier. Aucune n'en voudra pour époux. Et une fille muette n'a non plus besoin de rien... Donne-moi, Ivan, ajouta-t-il, la moitié du blé : des outils aratoires, je n'en prendrai pas, et de tout le bétail je ne veux que le cheval gris : il ne te sert pas pour le labour.

Ivan se mit à rire et dit :

— Soit !

Et Tarass eut sa part aussi. Il emporta le blé à la ville, emmena le cheval gris ; et Ivan, resté seul avec une vieille jument, labourait la terre et nourrissait ses père et mère.

II

Le vieux diable était fort peiné que les trois frères ne se fussent point disputés pendant leurs arrangements, et se fussent quittés bons amis. Il fit venir alors trois diablotins :

— Écoutez, il y a trois frères, Sémen le Guerrier, Tarass le Ventru et Ivan l'Imbécile. Il faudrait qu'ils se disputent entre eux, et ils vivent en parfait acord... C'est l'Imbécile qui a tout à fait gâté mon affaire. Allez, prenez-les tous trois, et brouillez-les au point qu'ils s'arrachent les yeux... Pouvez-vous le faire ?

— Nous le pouvons, qu'ils dirent.

— Et comment ferez-vous ?

— Mais voilà ce que nous ferons. Nous

commencerons par les ruiner, pour qu'ils n'aient plus de quoi manger, puis nous les mettrons en présence et ils se battront.

— C'est bien, dit le diable. Je vois que vous connaissez votre affaire. Allez, et ne revenez pas avant de les avoir brouillés tous les trois : car autrement je vous arracherais la peau.

Les diablotins s'en vont dans leur marécage [1] pour délibérer sur les mesures à prendre. On discute, on discute : chacun veut se réserver la besogne la plus facile. On tire au sort ce que chacun aura à faire ; et si l'un des trois a fini son œuvre avant les autres, il viendra aider ses deux compagnons. On tire au sort, on fixe le jour où l'on se réunira de nouveau pour savoir qui aura terminé sa tâche, et qui il faudra aider.

Le jour convenu est arrivé, et, comme il

1. Ce sont les marécages que les superstitions populaires assignent généralement pour demeures aux mauvais Esprits.

a été dit, les diablotins se réunissent dans le marécage. Ils se mettent à causer de leurs affaires. Le premier parlait de Sémen.

— Ma besogne, qu'il dit, est en bonne voie. Demain, mon Sémen ira chez son père.

Ses compagnons lui demandèrent comment il s'y était pris :

— Moi, dit-il, mon premier soin fut d'inspirer à Sémen un tel courage qu'il promit à son czar de lui conquérir le monde entier. Alors le czar fit de Sémen le chef de l'armée et l'envoya en guerre contre le czar indien. Les armées étaient déjà en présence. La même nuit, j'ai mouillé la poudre dans le camp de Sémen ; puis je me suis rendu chez le czar indien et j'ai fabriqué des soldats de paille. Les gens de Sémen, ayant remarqué que de tous côtés s'avançaient des soldats de paille, ont pris peur. Alors Sémen a ordonné de faire feu : mais ni les canons, ni les fusils ne sont partis. Les soldats de Sémen se sont épouvantés et ont détalé

comme des moutons. Et le czar indien les a taillés en pièces. Sémen a été flétri ; on lui a repris son domaine et on veut le mettre à mort demain. Il ne me reste à faire que fort peu de chose : le tirer de sa prison pour qu'il s'en aille chez lui. Demain tout sera fini. Dites-moi alors auquel de vous deux je devrai venir en aide.

Le second diablotin parla de Tarass :

— Mon affaire va bon train aussi ; je n'ai pas besoin d'aide. Il ne se passera pas huit jours que Tarass ne voie sa position changée... J'ai eu pour premier soin de lui grossir le ventre, et d'augmenter son âpreté au gain. Il jalousait tant et tant le bien des autres que tout ce qu'il voyait il voulait l'acquérir. Il a acheté beaucoup de choses avec son argent, et il continue à acheter, mais à présent avec de l'argent emprunté. Il a un faix bien lourd sur son échine, et il est si bien empêtré qu'il ne s'en tirera pas. Dans huit jours, les échéances tomberont ; j'ai trans-

formé ses marchandises en fumier, il ne pourra payer et ira chez son père.

On demanda aussi au troisième diablotin où en était son affaire à lui.

— Que vous dirai-je ? Mon affaire ne va pas bien. J'ai commencé par lui cracher dans sa cruche de cidre pour lui donner mal au ventre. Je suis allé dans son bien, j'ai durci le sol comme pierre pour qu'il ne puisse labourer. Je pensais qu'il ne pourrait pas labourer ; mais lui, l'Imbécile, il est venu avec sa charrue et s'est mis à arracher la terre. Il s'y appliquait de toutes ses forces, et il continuait quand même. Alors je lui ai cassé sa charrue. Il retourna au logis, en prit une autre et se remit à labourer. Je suis alors entré dans la terre, et j'ai voulu saisir le soc ; mais je n'ai pu le retenir, il poussait toujours sa charrue, et les socs sont aiguisés : il m'a mis les mains en sang. Il a presque tout labouré, il ne reste qu'une seule bande... Venez, dit-il, mes frères, venez

m'aider, car si nous ne prenons pas le dessus sur lui, tous nos efforts seront perdus. Si l'Imbécile continue à travailler, ils ne sentiront point la misère. Lui nourrira ses deux frères.

Le diablotin de Sémen le militaire promit de revenir le lendemain ; et, sur ce, ils se séparèrent.

III

Ivan avait labouré le carré entier, hormis une seule bande. Il vint achever son travail. Il avait mal au ventre, il lui fallait pourtant labourer. Il nettoyait la charrue de son humus, la renversait et revenait entreprendre un autre sillon.

Mais à peine avait-il recommencé le sillon, qu'il se sentait arrêté par une racine. C'était le petit diablotin qui s'était accroché au soc et le retenait.

— Que c'est étrange! pensait Ivan. Il n'y avait pourtant là pas la moindre racine, et en voilà bien une !

Il enfonça sa main dans le sillon et en tâtonnant il rencontra quelque chose de mou. Il saisit l'objet et le retira. C'était noir

comme une racine, et sur cette racine quelque chose remuait.

— Tiens ! un diablotin vivant ! Vois-tu, la sale bête !

Ivan fit le geste de lui briser la tête contre le sol. Le diablotin se mit à geindre.

— Ne m'assomme pas, et je ferai tout ce que tu voudras.

— Et que feras-tu pour moi ?

— Ce qu'il te plaira. Tu n'as qu'à le dire.

Ivan se gratta la tête.

— Mon ventre me fait mal ; peux-tu me l'arranger ?

— Je le peux, qu'il dit.

— Eh bien ! guéris-moi.

Le diablotin se pencha vers le sillon, il fouilla, fouilla avec ses griffes, retira une racine à trois pointes et la tendit à Ivan.

— Tiens ! qu'il dit ; il suffit d'avaler une seule de ces pointes, pour que tout mal disparaisse.

Ivan arracha une des trois pointes et l'avala.

Aussitôt son ventre fut guéri.

Le diablotin recommença à supplier.

— Laisse-moi maintenant, qu'il dit. Je vais me couler sous la terre ; je ne m'y promènerai plus.

— Eh bien ! dit Ivan, va avec Dieu.

Mais aussitôt qu'Ivan eut prononcé le nom de Dieu, le diablotin s'abîma sous la terre comme une pierre au fond de l'eau. Il n'en resta qu'un trou.

Ivan cacha les deux autres pointes de la racine dans son bonnet, et se remit à labourer. Il termina la bande, renversa la charrue, et s'en revint au logis.

Il détela, rentra dans l'isba et vit son frère aîné, Sémen le Guerrier, assis à table avec sa femme pour le souper. On lui avait confisqué ses biens ; à grand'peine s'était-il échappé de sa prison, pour se réfugier chez son père.

Sémen dit à Ivan en l'apercevant :

— Moi, je suis venu pour demeurer chez toi. Nourris-moi avec ma femme jusqu'à ce que j'aie trouvé un autre abri.

— Soit! qu'il dit. Vivez ici en paix.

Mais comme Ivan allait s'asseoir sur un banc, la barinia se sentit incommodée par l'odeur de l'Imbécile, et elle dit à son mari :

— Je ne puis pas manger avec un moujik qui pue.

Sémen le Guerrier se tourna vers Ivan.

— Ma barinia dit que tu sens mauvais. Tu ferais mieux de manger dans le vestibule.

— Soit! qu'il dit. Il fait justement nuit, et il est temps que je fasse manger la jument.

Ivan prit du pain, son caftan et se retira pour la garde de nuit.

IV

Le diablotin de Sémen le Guerrier, étant libre, vint, comme il avait été convenu, à l'aide du diablotin d'Ivan pour combattre l'Imbécile.

Il se rendit au champ, pour y chercher son camarade : personne nulle part. Il ne trouva que le trou.

— Tiens, pensait-il, il sera arrivé malheur à mon compagnon. Il faut le remplacer. La terre est toute labourée. Il faut pincer l'Imbécile à la fenaison.

Le diablotin s'en fut dans le pré et le recouvrit d'une couche de boue. Vers l'aube, Ivan revint de sa garde de nuit, prit la faux, et s'en alla faucher son pré.

Il arrive, se met à faucher, fait un mouve-

ment, puis un autre : la faux résiste, ne coupe pas; il faut en repasser le fil. Mais malgré tous ses efforts, Ivan n'aboutit à rien. Il dit donc :

— Je vais retourner à la maison, j'y prendrai une pierre à aiguiser et j'apporterai du pain. J'y mettrai huit jours, mais je ne m'en irai pas avant d'avoir tout fauché.

Le diablotin l'entendit et se prit à songer.

— Il est têtu, qu'il dit, cet Imbécile; on n'en viendra pas aisément à bout. Il faut trouver autre chose.

Ivan aiguisa sa faux et se remit à faucher.

Le diablotin, se glissant dans l'herbe, empoigna l'extrémité de la faux pour l'enfoncer dans la terre. Ivan se donna beaucoup de mal, mais il acheva quand même la fenaison. Il ne restait plus qu'une parcelle au bord du marécage.

Le diablotin plongea dans le marécage, en se disant :

— Je veux me couper toutes les pattes,

mais je ne le laisserai pas faire cette fois.

Ivan se dirigea vers le marécage et, malgré que l'herbe y fût rare, il ne put manier sa faux. Il se fàcha, et lança la faux de toutes ses forces.

Le diablotin n'y put tenir : à peine eut-il le temps d'éviter le coup. Il voyait que l'affaire n'allait pas. Il se cacha sous un arbuste. Ivan, lançant de nouveau son outil, atteignit l'arbuste, et coupa au diablotin la moitié de sa queue. Il acheva la fenaison, ordonna à la fille de rassembler le foin, et s'en alla de son côté, muni d'une sape, couper les seigles.

Il arrive et trouve les tiges des seigles tout embrouillées. Le diablotin avait passé par là.

Alors Ivàn revient chez lui, remplace sa sape inutile par une faucille et se met à couper. Et il coupe ainsi tout le seigle.

— Il faut maintenant que je m'apprête pour l'avoine, qu'il dit.

Le diablotin à la queue coupée l'entendit et pensa :

— Je n'ai pu l'attraper au seigle, mais je l'attraperai à l'avoine. Il me faut seulement attendre le matin.

Il arriva à l'aube au champ d'avoine ; et l'avoine était déjà coupée.

Ivan avait travaillé la nuit pour perdre moins de grains.

Le diablotin se fâcha :

— Il a tout coupé, qu'il dit; et il m'a éreinté, l'Imbécile. Même à la guerre je n'ai pas eu pareils tracas. Il ne dort pas, le maudit. Impossible de le devancer. J'irai maintenant dans les meules, et les ferai toutes pourrir.

Et le diablotin s'en fut vers les meules de seigle, s'insinua dans les gerbes et s'occupa de les pourrir. Il les échauffa, s'échauffa lui-même et s'endormit.

Ivan attela sa jument et s'en alla avec la fille chercher les gerbes. Il arriva à la meule

où s'était blotti le diablotin, enleva deux gerbes avec la fourche et la fourra juste dans le derrière du diablotin. Il retire la fourche et qu'aperçoit-il? Un diablotin vivant au bout de la fourche, et avec la queue coupée, encore. Il se tortille, gigote, essaye de se sauver.

— Vois-tu, la sale bête! Te voilà encore, toi?

— Moi, qu'il dit, je suis un autre. L'autre, c'était mon frère; et moi, j'étais chez ton frère Sémen.

— Qui que tu sois, n'importe. Tu auras le même sort.

Il voulut l'écraser contre terre, mais le diablotin supplia :

— Laisse-moi. Je ne recommencerai plus, et je te ferai tout ce que tu voudras.

— Et que peux-tu faire?

— Moi, je peux faire des soldats avec n'importe quoi!

— Mais à quoi bon?

— Tu en useras à ta guise, car un soldat est bon à tout.

— Savent-ils chanter?

— Oui.

— Eh bien! fais-en.

Et le diablotin répondit :

— Prends cette gerbe de seigle, secous-en les épis contre le sol et dis seulement : « Mon esclave ordonne que tu cesses d'être « gerbe et que chacun de tes épis se trans- « forme en soldat. »

Ivan, ayant pris la gerbe, fit et dit ce que lui avait indiqué le diablotin. Et la gerbe s'éparpilla, et les tiges qui la composaient devinrent des soldats avec tambour et clairon jouant en tête.

Ivan se mit à rire :

— Vois-tu comme c'est amusant! C'est agréable, qu'il dit; c'est la joie des filles...

— Eh bien, fit le diablotin, lâche-moi donc à présent.

— Non, j'en veux refaire des tiges, car

autrement les grains seraient perdus. Apprends-moi le moyen de les changer de nouveau en gerbes. Je les dépiquerai au fléau.

Le diablotin répondit alors :

— Dis : « Autant de soldats, autant de « tiges. Mon esclave ordonne qu'ils redeviennent gerbes. »

Ivan obéit, et les soldats redevinrent des gerbes.

Et le diablotin se répandit de nouveau en supplications :

— Laisse-moi, maintenant.

— Soit!

Ivan le posa par terre, le maintint d'une main, et, de l'autre, dégagea la fourche.

— Avec Dieu! qu'il dit.

Mais aussitôt qu'il eut prononcé le mot de Dieu, le diablotin s'abîma dans la terre comme une pierre dans l'eau. Il n'en resta qu'un trou.

Ivan revint chez lui. Il y trouva son second frère Tarass avec sa femme en train de sou-

per. Tarass le Ventru n'avait pu faire face à ses engagements, et il se réfugiait chez son père. Il aperçut Ivan.

— Eh bien! Ivan, en attendant que je sois riche de nouveau, nourris-moi avec ma femme.

— Soit, dit Ivan. Vivez ici à votre aise.

Ivan ôta son caftan et s'assit à table.

— Je ne puis manger avec l'Imbécile, dit la marchande, il pue la sueur.

Tarass le Ventru se tourna vers son frère :

— Ivan, qu'il dit, tu sens mauvais. Va-t'en manger au vestibule.

— Soit! répondit Ivan.

Il prit du pain et s'en fut dans la cour.

— Il me faut d'ailleurs sortir pour la garde de nuit et la nourriture du cheval.

V

Le diablotin de Tarass, ayant fini sa besogne, partit pour rejoindre ses camarades comme il avait été convenu, et se liguer avec eux contre Ivan. Il vint au champ de l'Imbécile. Il chercha, chercha ses compagnons : personne. Il ne trouva qu'un trou. Il s'en fut à la prairie, trouva une queue dans le marais, et, dans les seigles, un second trou.

— Ah! pensa-t-il. Il leur sera arrivé malheur. Il faut donc les remplacer pour combattre Ivan.

Et le diablotin s'en alla à la recherche d'Ivan. Mais celui-ci avait déjà fini sa tâche dans les champs; il était maintenant à couper des arbres dans la forêt.

Les frères, se trouvant à l'étroit dans la

maison d'Ivan, lui avaient ordonné de leur construire une nouvelle isba.

Le diablotin courut à la forêt, se glissa dans les branches, et entreprit de gêner Ivan dans sa besogne.

Ivan entailla l'arbre de manière à le faire tomber sur une place vide, et se mit alors à le pousser; mais l'arbre tomba du mauvais côté, il s'accrocha aux branches voisines. Ivan prit une perche et se mit à dégager l'arbre qu'il finit à grand'peine par faire tomber.

Il attaqua alors un autre arbre; le même fait se produisit. Il se surmenait, se surmenait, et ce fut au prix d'efforts inouïs qu'il réussit à l'abattre.

Il passa à un troisième, toujours la même chose.

Ivan pensait couper une cinquantaine de jeunes troncs, et il n'en avait pas même mis dix par terre quand la nuit le surprit.

Il était harassé. Une vapeur s'exhalait de lui comme un brouillard dans une forêt, et

il travaillait toujours. Il abattit encore un arbre, mais il se sentit si mal au dos qu'il n'y put tenir plus longtemps. Il jeta là sa cognée et s'assit pour se reposer.

Le petit diablotin, voyant Ivan s'arrêter, se réjouit.

— Bon! pensait-il, il va abandonner sa besogne. Je vais me reposer moi-même un moment.

Il s'installa à califourchon sur une branche, tout joyeux. Mais voilà qu'Ivan se lève, prend sa hache, la brandit, et la lance à toute volée contre l'arbre, qui d'un seul coup tomba en craquant.

Le diablotin n'eut pas le temps de retirer ses jambes, la branche se brisa et lui prit une patte. Ivan se met à élaguer la branche. Voilà qu'il voit un diablotin vivant. Il s'étonne.

— Vois-tu, qu'il dit, la sale bête! Te voilà de nouveau ici?

— Moi, qu'il dit, je suis un autre. J'étais, moi, chez ton frère Tarass.

— Qui que tu sois, tu auras le même sort.

Et Ivan, levant sa hache, allait l'abattre sur le diablotin.

Mais celui-ci, tout suppliant :

— Ne me frappe pas, qu'il dit. Je ferai pour toi tout ce que tu voudras.

— Mais que peux-tu faire?

— Je puis te fabriquer autant d'or que tu voudras.

— Eh bien! fabrique-m'en.

Le diablotin lui dit :

— Prends des feuilles de chêne, frotte-les dans tes mains. L'or va tomber par terre.

Ivan prit des feuilles, frotta, et l'or tomba.

— C'est bon, qu'il dit, pour faire jouer les enfants.

— Eh bien ! laisse-moi donc, fit le diablotin.

— Soit !

Ivan prit la perche et délivra le diablotin.

— Avec Dieu, qu'il dit.

Mais aussitôt qu'il eut prononcé le nom de

Dieu, le diablotin s'abîma sous la terre, comme une pierre au fond de l'eau. Il n'en resta qu'un trou.

VI

Quand les frères eurent leur maison, ils s'installèrent chacun de leur côté, et Ivan, ayant terminé ses travaux agricoles, brassa de la bière et invita ses frères à venir festiner chez lui.

Ses frères refusèrent de s'y rendre.

— Comme si nous ne savions pas, disaient-ils, ce que c'est qu'une fête de moujik !

Ivan festoya les moujiks, les babas, et il but lui-même. Il s'égaya même un peu et alla dans la rue regarder les khorovods [1].

Il s'approcha des khorovods et invita les jeunes filles à chanter ses louanges.

— Je veux vous donner, qu'il dit, une

1. Rondes de jeunes filles.

chose que vous n'avez jamais vue de votre vie.

Les babas se mirent à rire et à chanter ses louanges.

Quand elles eurent fini, elles lui dirent :

— Eh bien, donne!

— Je vais vous l'apporter tout de suite.

Il prit un tamis et s'en fut dans la forêt. Les jeunes filles riaient :

— Quel imbécile!

Puis on ne songea plus à lui.

Mais voici qu'on le vit revenir en courant, le tamis rempli de quelque chose.

— Eh bien! en voulez-vous?

— Nous en voulons bien.

Ivan saisit une poignée d'or, et la jeta aux jeunes filles.

— Mais, petit père!...

Les jeunes filles se précipitèrent à terre pour ramasser.

Les moujiks accoururent aussi, et s'arrachèrent l'un à l'autre les pièces d'or. Une

vieille femme manqua d'être écrasée. Ivan riait.

— Ah! mes petits imbéciles, pourquoi faire du mal à une babouchka [1]? Allez donc plus doucement. Je vous en donnerai encore.

Et il se remit à jeter l'or à poignées.

On venait en foule. Ivan avait vidé le tamis; on lui en demandait encore. Alors il dit :

— Non, c'est tout. Une autre fois je vous en redonnerai. Et maintenant dansons et chantons!

Les jeunes filles commencèrent à chanter.

— Elles ne sont pas jolies, vos chansons! qu'il dit.

— En savez-vous de plus belles?

— Je vais vous en faire entendre tout de suite.

Il alla à l'aire, prit une gerbe, et, comme le diablotin le lui avait appris, en secoua les épis contre le sol :

1. Grand-mère.

— « Eh bien ! qu'il dit, mon esclave « ordonne que tu cesses d'être gerbe, et que « chacun de tes épis se transforme en sol- « dat. »

La gerbe s'éparpilla et les tiges se changèrent en soldats. Les tambours battirent aux champs, les clairons sonnèrent. Ivan ordonna aux soldats de chanter et de défiler avec lui dans la rue. Les gens s'étonnaient. Quand les soldats eurent fini leurs chansons, Ivan les ramena vers l'aire, en défendant que personne le suivît, et de nouveau il changea les soldats en gerbe, puis il rentra chez lui et se coucha.

VII

Le matin, son frère aîné, Sémen le Guerrier, apprit tout cela; il vint voir Ivan.

— Indique-moi, dit-il, où tu as pris tes soldats et où tu les as cachés.

— Et qu'en veux-tu faire?

— Comment! ce que j'en veux faire? Mais avec des soldats on peut tout. On peut conquérir tout un royaume!

Ivan s'étonna.

— Ah! que ne le disais-tu plus tôt? Je t'en ferai tant que tu voudras. Justement, la sœur et moi, nous en avons beaucoup moissonné.

Ivan mena son frère à l'aire et lui dit :

— Attention; moi je vais en faire, et toi tu les emmèneras, car s'il fallait leur donner

à manger, ils dévoreraient en un seul jour tout le village.

Sémen promit d'emmener les soldats, et Ivan se mit à l'œuvre. Il secoue une gerbe, et voilà une compagnie; il en secoue une autre, et en voilà une autre. Et il en sort tant que tout le champ en est rempli.

— Eh bien! en as-tu assez? Ou quoi?

Sémen se réjouit :

— Assez. Merci, Ivan.

— C'est bien, qu'il dit. Et quand tu en auras encore besoin, viens, je t'en ferai d'autres. Ce n'est pas la paille qui nous manque, précisément.

Sémen le Guerrier donna ses ordres à l'armée, la groupa dans les règles et s'en fut guerroyer.

Aussitôt qu'il fut parti, survint Tarass le Ventru. Il venait d'apprendre aussi ce qui s'était passé la veille; à son tour il demanda à Ivan :

— Dis-moi, où prends-tu l'or? Si j'avais

de l'argent aussi aisément que toi, je pourrais, avec cet argent, ramasser tout l'argent du monde entier.

Ivan s'étonna.

— Ah ! vraiment ? Que ne le disais-tu plus tôt ! Je vais t'en frotter tant que tu voudras.

Le frère se réjouit.

— Donne-m'en seulement trois tamis.

— Soit! qu'il dit. Allons dans la forêt. Attelle donc un cheval ; sans cela tu ne pourrais tout emporter.

Ils s'en furent à la forêt. Ivan frotta les feuilles de chêne dans ses mains, et lui en amoncela un grand tas.

— En as-tu assez ?

Tarass se réjouit.

— C'est assez pour le moment. Merci, Ivan.

— C'est bien ! qu'il dit. Quand tu en auras encore besoin, viens, et je t'en frotterai d'autre. Ce n'est pas la feuille qui manque.

Tarass le Ventru en remplit toute une charrette et s'en fut trafiquer.

Voilà les deux frères partis. Sémen guerroyait, et Tarass trafiquait. Et Sémen le Guerrier conquit tout un royaume, et Tarass le Ventru amassa beaucoup d'argent.

Un jour les deux frères se rencontrèrent; ils s'avouèrent mutuellement d'où Sémen avait tiré ses soldats, et Tarass son argent.

Et Sémen le Guerrier dit à son frère :

— Moi, je me suis conquis un royaume et je vis très bien. Seulement je n'ai pas assez d'argent pour nourrir mes soldats.

Et Tarass le Ventru lui répondit :

— Et moi, j'ai gagné un grand tas d'argent, et je n'ai qu'un seul chagrin : personne pour le garder.

Sémen le Guerrier répliqua :

— Allons chez notre frère. Moi, je lui dirai de me faire d'autres soldats; je te les donnerai pour la garde de ton argent; et toi, demande-lui de te frotter d'autre argent

pour que j'aie de quoi nourrir mes soldats.

Et ils s'en furent tous deux chez Ivan. Ils arrivent. Et Sémen lui dit :

— Je n'ai pas assez, mon frère, de mes soldats ; refais-m'en d'autres.

Ivan hocha la tête négativement.

— Je ne t'en ferai pas comme cela, sans raison.

— Comment donc ! Tu me l'as promis !

— Je te l'ai promis, qu'il dit ; mais je ne t'en ferai plus.

— Et pourquoi donc, imbécile, tu ne m'en feras plus ?

— Parce que tes soldats ont dernièrement tué un homme jusqu'à la mort[1]. Comme je labourais près de la route, j'aperçus une baba qui suivait une bière en pleurant. Je demandai alors : « Qui donc est mort ? » Et elle me répondit : « C'est mon mari, que « les soldats de Sémen ont tué à la guerre. »

1. Expression russe. Traduction littérale.

Moi je pensais que les soldats allaient faire des chansons, et voilà qu'ils ont tué une homme jusqu'à la mort. Je ne t'en donnerai plus.

Et il s'entêtait. Il ne voulut plus faire de soldats.

Alors Tarass le Ventru pria Ivan l'Imbécile de lui faire encore de l'or.

Ivan hocha la tête négativement.

— Je ne t'en frotterai plus comme cela, sans raison.

— Comment donc! tu me l'as promis!

— Je te l'ai promis, qu'il dit, mais je ne t'en ferai plus.

— Et pourquoi donc, imbécile, tu ne m'en feras plus!

— Parce que tes pièces d'or ont pris à Mikhaïlovna sa vache.

— Comment, pris?

— Mais oui, pris! Mikhaïlovna avait une vache; ses enfants buvaient du lait. Mais voilà que ces jours-ci ses enfants vinrent

me demander du lait. Et je leur dis : « Mais où est votre vache ? » Ils me répondirent : « Le gérant de Tarass le Ventru est venu, a donné à maman trois ronds en or ; et elle lui a remis la vache ; et voilà que nous n'avons plus de quoi boire. » Moi qui m'imaginais que tu allais t'amuser avec ces ronds en or ! et voilà que tu as pris la vache aux enfants. Je ne t'en donnerai plus.

Et l'Imbécile s'entêta ; il ne donna plus. Les deux frères s'en revinrent bredouille.

Les frères s'en furent, en s'entretenant des moyens de sortir d'embarras. Et Sémen dit :

— Écoute ; voilà ce que nous allons faire. Toi, tu me donneras de l'argent pour nourrir mes soldats, et moi je te donnerai la moitié de mon royaume avec des soldats pour garder ton argent,

Tarass consentit. Les frères partagèrent, et ils devinrent tous les deux czars, tous les deux riches.

VIII

Et Ivan resta à la maison pour nourrir ses père et mère, et il travaillait dans les champs avec sa sœur muette.

Un jour advint que le vieux chien de garde d'Ivan tomba malade. Il se mourait. Ivan eut pitié de lui, demanda du pain à la muette, le mit dans son bonnet et sortit pour le jeter au chien. Mais son bonnet se troua; et une petite racine en tomba avec le pain. Le vieux chien la dévora avec le pain. Et aussitôt qu'il eut avalé la racine, le chien se leva vivement, se mit à jouer, à aboyer, à remuer la queue; il était tout à fait guéri.

Le père et la mère, ayant aperçu cela, s'en étonnèrent.

— Comment a-t-il guéri le chien? se demandèrent-ils.

Et Ivan dit :

— J'avais deux petites racines qui guérissent tous les maux. Et voilà que le chien en a mangé une.

Sur ces entrefaites, il arriva que la fille du czar tomba malade, et le czar fit savoir dans toutes ses villes et tous ses villages qu'il récompenserait magnifiquement celui qui la guérirait et que, s'il était célibataire, il lui donnerait sa fille en mariage.

Cette déclaration fut aussi affichée au village d'Ivan :

Alors les parents d'Ivan le firent venir et lui dirent :

— As-tu appris ce que le czar fait savoir? Tu dis que tu as une racine : va donc guérir la fille du czar ; tu seras heureux pour le reste de tes jours.

— Soit! qu'il dit.

Et Ivan fit ses préparatifs de départ. On

l'habilla proprement. Il sortit sur le perron, et il vit une mendiante estropiée d'un bras.

— J'ai ouï dire que tu guéris; guéris-moi le bras, car je ne puis m'habiller toute seule.

— Soit!

Il sortit sa racine, la donna à la mendiante et lui ordonna de l'avaler.

La mendiante l'avala et fut guérie. Elle put remuer son bras.

Les parents d'Ivan vinrent lui faire leurs adieux. Mais en apprenant qu'il avait donné sa dernière racine, et qu'il n'avait plus de quoi guérir la czarevna, ils le grondèrent.

— Une mendiante! qu'ils dirent; c'est d'une mendiante que tu as eu pitié. Et la czarevna, tu n'en as pas pitié!

Ivan eut pitié aussi de la fille du czar. Il attela un cheval, mit de la paille dans la charrette, et monta sur le siège.

— Mais où vas-tu donc, imbécile?

— Guérir la fille du czar.

— Mais puisque tu n'as plus le remède?

— Eh ! qu'importe ? qu'il dit.

Et il fouetta le cheval.

Il vint à la cour, et à peine avait-il gravi le perron du czar, que la czarevna était guérie.

Le czar s'en réjouit ; puis il manda Ivan, le fit habiller somptueusement, et lui dit :

— Tu vas maintenant devenir mon gendre.

— Soit ! qu'il dit.

Et Ivan épousa la czarevna.

Le czar ne tarda pas à mourir, et ce fut Ivan qui lui succéda.

Et voilà comment les trois frères devinrent czars.

IX

Les trois frères vivaient et régnaient.

L'aîné, Sémen le Guerrier, vivait heureux. Il avait ajouté de nombreux soldats à ses soldats de paille.

Il ordonna, dans tout son royaume, qu'on lui fournît un soldat par dix maisons, et que ces soldats eussent une grande taille, le corps sain et le visage net. Et il en recruta un grand nombre, qu'il exerça ; et dès qu'on refusait de lui obéir, il envoyait des soldats et faisait tout ce qu'il voulait. Et tout le monde alors le craignit.

Et sa vie s'écoulait heureuse. Tout ce qui lui passait par la tête, tout ce qu'il voyait de ses yeux, tout était à lui. Il envoyait de

soldats qui s'emparaient pour lui de tout ce qu'il désirait.

Tarass le Ventru vivait bien aussi. L'argent qu'Ivan lui avait donné, il ne l'avait pas gaspillé; au contraire il l'avait accru. Il avait mis de l'ordre dans les affaires de son royaume. Il tenait son or dans ses caisses et il en exigeait encore de ses sujets. Il en demandait tant par hameau, tant par tête, tant sur les voyages, tant sur les lapti [1] et les onoutchi [2], sans compter le reste. Et tout ce qu'il désirait, il l'avait. En échange de son argent, on lui apportait tout, et l'on venait travailler : car tout le monde a besoin d'argent.

Ivan l'Imbécile ne vivait pas mal non plus. Sitôt qu'on eût enterré son beau-père, il ôta ses habits de czar et les donna à sa femme pour les cacher dans la malle. Il re-

1. Chaussures tressées de moujiks.

2. Bandes d'étoffe que les moujiks s'enroulent autour des pieds, en guise de chaussettes.

prit sa chemise de chanvre, ses culottes, ses lapti et se remit à son travail.

— Je m'ennuie ! qu'il dit. Mon ventre commence à pousser, et je n'ai plus ni appétit ni sommeil.

Et il manda son père et sa mère avec sa sœur muette, et il se remit à travailler.

Et comme on lui disait :

— Mais tu es un czar !

— Eh bien ! qu'importe ? répondit-il, un czar a aussi besoin de manger !

Son ministre vint à lui :

— Nous n'avons pas d'argent pour payer les traitements.

— Eh bien ! qu'il dit ; s'il n'y en a pas, ne paye pas !

— Mais ils vont tous s'en aller, alors !

— Eh bien ! qu'ils s'en aillent. Ils auront tout loisir de travailler. Qu'ils enlèvent le fumier ; on ne l'a laissé que trop longtemps s'accumuler sans profit.

On vint demander justice à Ivan. L'un se

plaignait que l'autre lui avait volé de l'argent. Et Ivan dit :

— Eh bien ! c'est qu'il en avait besoin !

C'est ainsi que tous apprirent qu'Ivan était un imbécile. Et sa femme lui dit :

— On dit de toi que tu es un imbécile.

— Soit.

Elle réfléchit, elle réfléchit, la femme d'Ivan ; elle était, comme lui, une imbécile.

— Quoi ! dit elle, je ne puis m'opposer à la volonté de mon mari. Où va l'aiguille, le fil la suit.

Elle ôta sa robe de czarine, la mit dans la malle et se rendit chez la muette pour apprendre à travailler. Elle apprit à travailler, et se mit à aider son mari.

Et tous les gens sensés quittèrent le royaume d'Ivan ; il n'y resta que des imbéciles. Personne n'avait de l'argent, on vivait en travaillant, on se nourrissait et on nourrissait les autres.

X

Le vieux diable attendait, attendait des nouvelles de ses diablotins, pour savoir comment ils avaient ruiné les trois frères. Mais n'en recevant point, au bout d'un long temps, il alla s'enquérir lui-même de ce qui se passait. Il chercha, il chercha : rien nulle part, sinon trois trous.

— Eh bien ! pensait-il, ils n'auront pas eu le dessus. Il faut que je me mette moi-même à la besogne.

Il se mit à la recherche des trois frères dans leurs anciens logis, mais ils en étaient partis, et il les trouva chacun à la tête d'un royaume différent. Il en fut blessé, le vieux diable.

— Eh bien! répéta-t-il, je vais moi-même prendre l'affaire en main.

Il alla tout d'abord chez Sémen le Czar. Il prit la forme d'un voïvode [1], et s'y rendit.

— J'ai ouï dire, qu'il dit, que toi, Sémen le Czar, tu étais un grand guerrier. Et moi, je connais à fond le métier des armes ; je vais te servir.

Sémen le Czar l'interrogea, le reconnut intelligent, et le prit à son service.

Et le nouveau voïvode enseigna au czar l'art d'organiser une armée.

— Le premier point, qu'il dit, c'est d'avoir beaucoup de soldats ; car tu aurais dans ton royaume trop de gens inutiles. Il faut recruter tous les jeunes hommes indistinctement, tu auras alors cinq fois plus de soldats. Puis il faut des fusils et des canons d'un nouveau modèle. Je t'inventerai des fusils qui cracheront cent balles à la fois, lesquelles

1. Chef d'armée.

pleuvront comme des petits pois. Et des canons ! Je t'en ferai qui lanceront au loin l'incendie. Un homme, un cheval, un mur, tout flambera !

Sémen le Czar écouta le nouveau voïvode. Il ordonna de recruter tous les jeunes gens, construisit de nouvelles fabriques, où l'on fit des fusils et des canons nouveaux. Bientôt après, il partit en guerre contre le czar voisin. Dès qu'il fut en présence de l'ennemi, Sémen ordonna à ses soldats de lancer sur lui les balles des fusils et la flamme des canons. D'un seul coup, il estropia et brûla la moitié de l'armée ennemie.

Le czar voisin eut peur, se soumit et livra son royaume à Sémen. Celui-ci se réjouit.

— Maintenant, qu'il dit, je vais combattre le czar indien.

Mais le czar indien, ayant ouï parler de Sémen, imita ses innovations et inventa mieux encore. Il recruta non seulement tous

les jeunes gens, mais aussi les babas célibataires de son royaume, et il réunit ainsi une armée plus nombreuse que celle de Sémen. Et, outre qu'il avait les mêmes fusils et les même canons, il trouva encore le moyen de voler en l'air et de jeter d'en haut des bombes explosibles.

Il alla donc, Sémen le Czar, guerroyer contre le czar indien, pensant le battre comme l'autre : mais la faux coupe, coupe, et finit par se buter. Le czar indien ne laissa pas son ennemi venir à portée ; il envoya ses babas voler au-dessus de l'armée de Sémen et jeter sur elle des bombes explosibles. Et les babas se mirent à faire pleuvoir les bombes sur l'armée de Sémen, qui prit la fuite en laissant Sémen tout seul. Le czar indien s'empara du royaume de Sémen le Guerrier, tandis que celui-ci s'en allait où ses yeux le menaient.

Le vieux diable, ayant terminé avec Sémen, se rendit chez Tarass le Czar. Il prit la

forme d'un marchand, s'établit dans son royaume et se mit à trafiquer. Il payait chaque chose un bon prix, et on accourait en foule pour gagner de l'argent chez lui. Et on en gagnait tant, qu'on put payer tous les impôts en retard, et que, depuis, toutes les contributions rentraient régulièrement.

Tarass le Czar s'en réjouit. « Je dois re-
« mercier ce marchand, pensait-il ; mainte-
« nant, j'aurai encore plus d'argent, et je
« vivrai mieux. »

Et Tarass le Czar se livra à de nouvelles entreprises : c'est ainsi qu'il voulut se bâtir un nouveau palais. Il fit savoir au peuple qu'on pouvait lui apporter du bois, de la pierre, et venir travailler chez lui. Il fixait de bons prix pour chaque chose. Il croyait que, pour son argent, on viendrait en foule travailler chez lui, comme auparavant. Et voilà qu'il voit que toute la pierre, tout le bois sont portés chez le marchand, que chez le marchand s'en vont tous les ouvriers.

Tarass le Czar éleva ses prix; le marchand encore plus. Tarass avait beaucoup d'argent, mais le marchand en avait bien davantage: il l'emporta. De sorte que le palais du czar ne put être bâti.

Tarass eut l'idée de se faire un jardin. L'automne vint et le czar fit savoir au peuple qu'on pouvait venir travailler chez lui : personne. Tout le monde était occupé chez le marchand à creuser un étang.

L'hiver vint. Tarass le Czar voulut se faire faire une chouba en martre zibeline. Il en envoya acheter; mais l'envoyé revint, disant :

— Il n'y en a pas, de martre zibeline. Toutes les fourrures sont chez le marchand; il a tout payé plus cher ; et des martres zibelines, il s'en est fait un tapis.

Tarass le Czar eut besoin d'acheter des chevaux. Il en envoya acheter. Les envoyés revinrent, disant :

— Tous les bons chevaux sont chez le

marchand, à porter de l'eau pour remplir son étang.

Tous les projets du czar étaient ainsi suspendus. On ne voulait rien faire pour lui, tandis qu'on faisait tout pour le marchand : on lui portait seulement l'argent du marchand pour payer les impôts.

Et le czar avait tant d'argent, qu'il ne savait où le mettre : mais il vivait fort mal. Il avait renoncé à ses entreprises, pourvu seulement qu'il trouvât à vivre ; mais cela même lui devenait difficile. Il était gêné en tout : tous ses domestiques, cuisiniers, cochers, l'avaient quitté pour le marchand. De sorte que même la nourriture commençait à lui manquer. Il envoyait au marché acheter quelque chose : rien. Le marchand avait tout râflé. A lui, on n'apportait que l'argent des contributions.

Tarass le Czar se fâcha, et chassa le marchand hors de son royaume. Et le marchand s'établit sur la frontière même et continua

son trafic. On lui apportait tout en échange de son argent, et rien au czar.

Tout allait de mal en pis pour le czar. Il passait des journées entières sans manger. Et voilà que le bruit se répandit que le marchand se faisait fort d'acheter le czar lui-même. Il eut peur, le czar, il ne savait que faire.

Sémen le Guerrier vint chez lui :

— Soutiens-moi, qu'il dit ; le czar indien m'a dépossédé.

— Et moi, fit Tarass, je reste moi-même deux jours sans manger.

XI

Le vieux diable, ayant terminé avec les deux frères, s'en fut chez Ivan. Il prit la forme d'un voïvode et vint persuader à Ivan d'organiser une armée dans son royaume.

— Il ne convient pas à un czar, qu'il dit, de vivre sans armée. Laisse-moi faire, et j'aurai bientôt fait de t'en recruter une parmi tes sujets.

Ivan l'écouta.

— Soit! qu'il dit. Fais. Et apprends-leur à chanter de jolies chansons. J'aime cela.

Le vieux diable partit alors en tournée dans le royaume d'Ivan, en faisant appel aux volontaires. Il déclara que tout le monde serait accueilli, et qu'on donnerait à chacun

un chtof [1] de vodka et un bonnet rouge.

Les imbéciles se mirent à rire.

— Nous en avons, de la vodka, tant que nous voulons. Nous la faisons nous-mêmes. Quant au bonnet, nos babas nous en feront de toutes couleurs, même des bariolés.

Et personne ne s'engagea.

Le vieux diable retourna alors auprès d'Ivan.

— Ils ne veulent pas, qu'il dit, tes imbéciles, s'enrôler volontairement. Il faut les enrôler par force.

— Soit ! qu'il dit. Enrôle-les par force.

Et le vieux diable déclara au peuple que tous les imbéciles devaient venir s'inscrire comme soldats, et que tous ceux qui refuseraient seraient mis à mort.

Les imbéciles vinrent chez le voïvode :

— Tu nous dis que si nous refusons de nous inscrire comme soldats, le czar nous

1. Mesure de capacité.

mettra à mort. Et tu ne dis pas ce qu'on fera de nous quand nous serons soldats. Il paraît qu'on les tue aussi jusqu'à la mort.

— Oui, cela arrive.

Les imbéciles, ayant entendu cette réponse, s'entêtèrent dans leur refus.

— Nous n'irons pas, qu'ils dirent. Nous aimons mieux être tués chez nous, si nous devons être tués.

— Imbéciles que vous êtes ! Imbéciles, répétait le vieux diable. Les soldats, on peut les tuer ; mais ils ont chance d'en réchapper ; tandis que si vous n'obéissez pas, Ivan vous fera mourir sûrement.

Les imbéciles se prirent à réfléchir. Ils se rendirent chez Ivan l'Imbécile

— Il y a, qu'ils dirent, un voïvode, qui nous ordonne à tous de nous faire soldats. « Si vous vous faites soldats, qu'il dit, il n'est pas sûr que vous soyez tués ; et si vous ne vous faites pas soldats, le czar Ivan vous mettra à mort sûrement. »

— Vrai?

Ivan se mit à rire.

— Mais comment donc, qu'il dit, moi seul vous tuerais-je tous? Si je n'étais pas imbécile, je vous l'expliquerais; mais je n'y comprends rien moi-même.

— Alors, nous n'irons pas?

— Soit, qu'il dit. N'allez pas.

Les imbéciles retournèrent chez le voïvode et lui signifièrent leur refus de se faire soldats.

Le vieux diable voit que son affaire ne marche pas. Il se rend chez le czar Tarakanski, dont il a capté la confiance.

— Allons, qu'il dit, en guerre contre Ivan le Czar. Il manque seulement d'argent; du blé, du bétail, d'autres biens, il en possède en abondance.

Tarakanski le Czar partit en guerre. Il réunit de nombreux soldats, des fusils, des canons, et s'en fut à la frontière pour envahir le royaume d'Ivan.

On vint avertir Ivan :

— Le czar Tarakanski vient guerroyer contre toi.

— Soit! qu'il dit. Qu'il vienne.

Tarakanski passa la frontière avec toute son armée et envoya son avant-garde à la découverte de l'armée d'Ivan. On cherche, on cherche. On attend s'il n'en surgira pas quelqu'une de l'horizon : on n'en entend même pas parler. Impossible de se battre.

Tarakanski envoya occuper les villages. Les imbéciles des deux sexes sortaient de leurs maisons, regardaient les soldats et s'étonnaient. Les soldats prirent leur blé et leur bétail aux imbéciles : ceux-ci donnaient tout; personne ne se défendait.

Les soldats occupèrent un autre village : même chose. Ils marchèrent ainsi un jour, puis un autre; partout même chose : on leur donnait tout, nul ne se défendait; les gens du pays les invitaient même à vivre avec eux.

— Si, mes chers amis, qu'ils disaient, si

vous vivez mal chez vous, venez donc vous établir chez nous pour toujours.

Les soldats marchèrent, marchèrent : pas d'armée; partout des gens qui vivaient, se nourrissaient, ne se défendaient pas et invitaient les soldats à demeurer avec eux.

Ils s'ennuyèrent, les soldats. Il se rendirent chez le czar Tarakanski et lui dirent :

— Nous ne pouvons pas nous battre. Conduis-nous ailleurs. Ce serait bien si c'était la guerre ; mais ici, quoi, autant vaudrait couper de la gelée. Nous ne pouvons guerroyer ici.

Tarakanski le Czar se fâcha. Il donna l'ordre à ses soldats de parcourir tout le royaume, de ruiner les villages, d'abattre les maisons, de brûler tout le blé, de tuer tout le bétail.

— Et si vous ne m'obéissez pas, qu'il dit, je vous ferai tous mourir !

Les soldats, effrayés, exécutèrent l'ukase du czar. Ils se mirent à brûler les maisons et les blés, à tuer le bétail.

Les imbéciles ne se défendirent pas quand même : ils ne faisaient que pleurer : les vieillards pleuraient, les vieilles femmes pleuraient, les enfants pleuraient.

— Pourquoi, qu'ils disaient, nous faire du mal? Pourquoi détruire tant de biens? Si vous en avez besoin, prenez-les plutôt pour vous!

Cela finit par dégoûter les soldats. Ils refusèrent d'aller plus loin et toute l'armée se dispersa.

XII

Voyant qu'il ne pouvait venir à bout d'Ivan au moyen des soldats, le vieux diable s'en fut.

Il revint bientôt sous la forme d'un monsieur bien mis, et, s'établissant dans le royaume d'Ivan, il résolut de le combattre, comme Tarass le Ventru, au moyen de l'argent.

— Moi, qu'il dit, je veux vous faire du bien, vous apprendre d'excellentes choses; je veux me faire une maison chez vous.

— Soit! qu'on lui dit. Reste chez nous.

Le lendemain matin, le monsieur bien mis sortit sur la place publique avec un grand sac d'or et une feuille de papier, et dit :

— Vous vivez tous comme des cochons; je veux vous apprendre comment il faut

vivre. Construisez-moi, qu'il dit, une maison sur ce plan-là. Vous, vous travaillerez, moi je vous dirigerai, et je vous donnerai de l'argent en or.

Et il leur montra de l'or.

Les imbéciles s'étonnèrent. Ils n'avaient jamais vu de l'argent : ils n'échangeaient entre eux que les produits de leur travail. Ils admirèrent l'or.

— Ils sont jolis, dirent-ils, ces objets-là.

Et ils échangèrent avec le monsieur bien mis leur travail contre ces objets en or. Comme chez Tarass, le vieux diable répandit l'or à poignées, et il eut en échange toute espèce de travaux et de produits. Il se réjouit et pensa :

« Mes affaires vont au mieux. Je vais main-
« tenant ruiner l'Imbécile comme j'ai ruiné
« Tarass, et l'acheter lui-même. »

Mais lorsque les imbéciles eurent réuni assez de pièces d'or, ils les donnèrent à leurs babas pour s'en faire des colliers; toutes les

jeunes filles en mirent dans leurs nattes, et les petits enfants commençaient à jouer avec dans la rue. Et comme ils en avaient beaucoup, les imbéciles n'en voulurent plus d'autres.

Or, la maison du monsieur bien mis n'était encore qu'à moitié bâtie; et il n'avait pas fait toute sa provision de blé et de bétail.

Il annonça donc qu'on pouvait venir travailler chez lui, et lui apporter du blé et du bétail; que, pour tout objet, pour tout travail, il donnerait beaucoup de pièces d'or.

Personne ne vint travailler, personne ne lui apporta rien. Parfois seulement un garçonnet, une petite fille venait échanger un œuf contre une pièce d'or. Personne autre, et rien à manger.

Il eut faim, le monsieur bien mis, et il s'en alla dans le village acheter de quoi dîner. Il entra dans une cour, et offrit une pièce d'or pour une poule; la ménagère refusa la pièce:

— J'en ai assez comme cela, qu'elle dit.

Il s'en fut chez une autre baba qui n'avait

pas d'enfant, et voulut lui acheter un hareng : il lui offrit aussi une pièce d'or.

— Pas besoin, qu'elle dit, mon bon. Je n'ai pas d'enfants, qu'elle dit, personne pour jouer avec. De ces petits objets en or, j'en ai déjà pris trois, par curiosité.

Il se rendit alors chez un moujik pour avoir du pain. Le moujik refusa de même l'argent.

— Pas besoin, qu'il dit. Tu veux peut-être quelque chose pour l'amour du Christ? qu'il dit. Attends alors, je vais dire à ma baba de te couper un morceau...

Le diable se mit à cracher et se sauva bien vite. Se voir offrir quelque chose au nom du Christ, entendre seulement ce nom, c'était pire pour lui qu'un coup de couteau.

Aussi ne put-il pas trouver du pain. Partout où il allait, le vieux diable, on refusait de lui rien donner pour son argent; mais chacun lui disait :

— Offre-nous autre chose, ou travaille;

ou bien prends pour l'amour du Christ.

Et le vieux diable n'avait à offrir que de l'argent. Travailler, il ne le voulait; prendre pour l'amour du Christ, il ne le pouvait.

Il se fâcha, le vieux diable.

— Qu'avez-vous besoin d'autre chose, qu'il dit, puisque je vous donne de l'or! Avec de l'or, vous achèterez ce que vous voudrez, et vous ferez travailler qui bon vous semblera.

Les imbéciles ne l'écoutèrent pas.

— Non, qu'ils dirent, pas besoin; nous ne payons rien à personne, et nous n'avons point d'impôts. Alors, à quoi bon l'argent?

Le vieux diable se coucha sans souper.

La chose arriva aux oreilles d'Ivan l'Imbécile. On vint lui demander :

— Que faire? Il est apparu chez nous un monsieur bien mis, qui aime à bien manger, à bien boire et qui s'habille proprement. Il ne veut ni travailler, ni demander pour l'amour de Dieu. Il ne fait qu'offrir des pièces

d'or à tout le monde. Avant que nous eussions assez de ses pièces d'or, on lui donnait de tout : maintenant, on ne lui donne plus rien. Que faire, pour qu'il ne meure pas de faim? S'il allait mourir de faim!

Ivan les écoutait :

— Eh bien! qu'il dit, il faut lui donner à manger. Qu'il aille de maison en maison, comme un berger.

Que faire? Le vieux diable s'en fut de cour en cour. Il arriva ainsi à la maison d'Ivan et demanda à manger à la muette, qui était en train de préparer le dîner de son frère. A force de se laisser tromper par les paresseux qui venaient de bonne heure pour le dîner, sans avoir travaillé, et mangeaient tout le kacha [1], la muette était devenue habile à les reconnaître à leurs mains : ceux qui avaient des callosités, elle les installait à table; pour les autres, rien que les restes.

1. Plat de gruau cuit.

Le vieux diable se glissa vers la table; mais la muette lui prit la main et l'examina : pas de callosités, les mains blanches, avec de longues griffes. Elle se mit à meugler et repoussa le diable de la table.

La femme d'Ivan dit :

— Ne te fâche pas, monsieur bien mis, ma belle-sœur empêche quiconque n'a pas les mains calleuses de s'asseoir à table. Attends un peu; quand tous auront dîné, tu mangeras ce qui restera.

Le vieux diable fut humilié : lui, manger chez le czar avec les cochons !

Et il dit à Ivan :

— C'est une loi d'imbécile, cette loi de ton royaume que chacun travaille avec ses mains. C'est par bêtise, que vous avez inventé cela. Est-ce avec les mains seulement qu'on travaille? Avec quoi penses-tu donc que travaillent les gens intelligents?

Et Ivan lui dit :

— Comment pouvons-nous savoir, nous

autres, imbéciles? Nous, c'est avec les mains et l'échine que nous travaillons.

— Parce que vous êtes des imbéciles... Mais moi, qu'il dit, je vais vous apprendre à travailler avec la tête ; vous verrez alors que cette manière est préférable à l'autre.

Ivan s'étonna :

— Vraiment! qu'il dit. Ah! ce n'est pas sans raison qu'on nous appelle imbéciles!

Et le vieux diable dit :

— Seulement, c'est plus difficile de travailler avec la tête. Vous ne me donnez pas à manger parce que je n'ai pas les mains calleuses, et vous ne savez pas qu'il est cent fois plus malaisé de travailler avec la tête. Il arrive parfois que la tête en craque.

Ivan restait songeur :

— Pourquoi alors, mon ami, te donner tant de peine? Ce n'est pas bon, quand la tête craque; mieux vaudrait pour toi un travail facile avec les mains et l'échine.

Et le diable dit :

— Si je me donne de la peine, c'est justement parce que j'ai pitié de vous autres imbéciles. Sans moi, vous resteriez toute votre vie des imbéciles. Mais moi, qui travaille avec la tête, je vais vous apprendre à faire comme moi.

Ivan s'étonna :

— Apprends, apprends, qu'il dit. Car on finit par avoir les mains lasses : alors, pour changer, on pourra travailler avec la tête.

Et le diable promit d'apprendre.

Et Ivan fit savoir dans tout son royaume qu'il était arrivé un monsieur bien mis, qui apprendrait à tout le monde à travailler avec la tête ; qu'on faisait plus de besogne avec la tête qu'avec les mains ; et que chacun devait venir s'instruire.

Il y avait dans le royaume d'Ivan une très haute tour, avec une échelle toute droite le long des murs, et une plate-forme au

sommet. Et Ivan y mena le monsieur bien mis, afin que tout le monde le vît.

Le monsieur se plaça tout en haut et commença à parler. Les imbéciles le regardaient ; ils croyaient que ce monsieur allait leur montrer réellement comment on travaille sans mains, rien qu'avec la tête ; tandis que le vieux diable enseignait seulement en paroles comment on peut vivre sans travailler.

Les imbéciles n'y comprirent rien. Ils regardèrent, ils regardèrent, puis s'en furent chacun à ses affaires.

Le vieux diable resta sur la tour une journée, puis une autre, parlant toujours ; et voilà qu'il eut faim. Les imbéciles n'avaient pas eu l'idée de lui monter du pain. Ils pensaient que, sachant travailler avec la tête mieux qu'avec les mains, il se ferait du pain comme en se jouant.

Il passa encore un jour, le vieux diable, au sommet de sa tour, et il ne cessait de

pérorer. Et les gens s'approchaient l'un après l'autre, regardaient, regardaient, puis s'en allaient.

Et Ivan demandait :

— Eh bien ! ce monsieur, a-t-il commencé à travailler avec sa tête ?

— Pas encore ! qu'on lui disait. Il bavarde toujours.

Le vieux diable resta encore un jour sur le sommet de la tour ; et il s'affaiblissait. Une fois il vacilla sur ses jambes et se cogna la tête contre le pilier. L'un des imbéciles s'en aperçut et le dit à la femme d'Ivan. Celle-ci courut vers son mari, qui se trouvait aux champs.

— Viens regarder, qu'elle dit. On dit que le monsieur commence à travailler avec la tête.

Ivan s'étonna :

— Vraiment ! qu'il dit. Il s'approcha. Le vieux diable, tout à fait épuisé, vacillait sur ses jambes et se cognait la tête contre le

pilier. A peine Ivan était-il là, que le diable chancelait, tombait sur l'échelle et heurtait du front tous les barreaux, que sa tête comptait l'un après l'autre.

— Oh ! oh ! fit Ivan, il disait donc vrai, ce monsieur bien mis ; il peut arriver que la tête en craque ! ce n'est pas comme les callosités... A ce travail-là, on risque d'attraper des bosses à la tête.

Le vieux diable tomba, la tête enfoncée dans le sol. Ivan voulut s'approcher pour voir s'il avait fait beaucoup de besogne ; mais tout à coup la terre s'ouvrit et le vieux diable s'abîma dans ses profondeurs : il ne resta qu'un trou.

Ivan se gratta la tête.

— Vois-tu, qu'il dit, la sale bête ! C'est encore lui ! C'est sans doute le père des autres : comme il est gros !

XIII

Et Ivan est encore en vie. On accourt en foule dans son royaume. Ses frères sont aussi venus chez lui, et il les nourrit. À quiconque arrive, disant :

— Nourris-nous !

— Soit, qu'il dit. Vivez. Nous avons de tout.

Mais il existe dans ce royaume une coutume, une seule : qui a des callosités aux mains : « Mets-toi à table ! » ; qui n'en a pas : « Mange les restes ! »

LÀ OÙ EST L'AMOUR, LÀ EST DIEU

LÀ OÙ EST L'AMOUR, LÀ EST DIEU

Il y avait dans une ville un savetier appelé Martin Avdiéitch. Il occupait dans un sous-sol une pièce éclairée d'une fenêtre. La fenêtre donnait sur la rue ; on voyait passer le monde, et, bien qu'il n'aperçût que leurs pieds, Martin reconnaissait les gens à leurs bottes.

Il vivait là depuis longtemps, et connaisnaissait beaucoup de monde. Il était rare qu'une paire de bottes ne lui passât pas une fois ou deux entre les mains. Il ressemelait les unes, rapiéçait les autres ; parfois il

renouvelait les empeignes. Et souvent il voyait à travers la fenêtre l'œuvre de ses doigts.

Avdiéitch avait beaucoup d'ouvrage, car il travaillait proprement, fournissait de bonne marchandise, ne surfaisait personne et livrait au jour dit. Et tous l'appréciaient, et la besogne ne chômait jamais.

De tout temps, Avdiéitch s'était montré un brave garçon. Mais, en prenant de l'âge, il se mit à songer davantage à son âme et à se rapprocher de Dieu. Alors qu'il travaillait encore chez son patron, sa femme était morte, lui laissant un petit garçon de trois ans.

Ses enfants ne vivaient pas. Les aînés, il les avait tous perdus. Il voulut d'abord envoyer son fils à la campagne, chez sa sœur ; puis il eut pitié et pensa :

— Il lui serait trop dur, à mon Kapitochka, de vivre dans une famille étrangère. Je veux le garder avec moi.

Et Avdiéitch quitta son patron et s'établit

à son compte avec son fils. Mais Dieu ne bénit pas Martin dans ses enfants. Comme il commençait à grandir et à aider son père, Kapitochka tomba malade : il dépérit pendant une semaine et mourut.

Avdiéitch ensevelit son enfant et désespéra de tout. Il était si désolé qu'il se prit à murmurer contre Dieu. Il se sentait si malheureux, Martin, qu'il demandait souvent la mort au Seigneur, lui reprochant de ne pas l'avoir pris, lui, un vieillard, à la place de son fils unique et adoré. Il cessa même de fréquenter l'église.

Voici qu'un jour, vers la Pentecôte, arriva chez Avdiéitch un de ses pays, un pèlerin toujours en marche depuis huit ans. Ils causèrent, et Martin se plaignit amèrement de ses malheurs.

— Je n'ai plus même envie de vivre, homme de Dieu, disait-il. Je ne demande qu'à mourir. C'est tout ce que j'implore de Dieu. Je n'ai maintenant plus d'espérance.

Et le petit vieux lui répondit :

— Ce n'est pas bien de parler ainsi, Martin. Il ne nous appartient pas de juger ce que Dieu a fait, c'est au-dessus de notre intelligence. Dieu seul est juge de ce qu'il fait. Il a décidé que ton fils mourrait, et que toi tu vivrais : c'est que cela vaut mieux ainsi. Et ton désespoir vient de ce que tu veux vivre pour toi, pour ton propre bonheur.

— Et pourquoi vit-on? demanda Avdiéitch.

Et le vieux dit :

— C'est pour Dieu qu'il faut vivre. C'est lui qui te donne la vie, c'est pour lui que tu dois vivre. Quand tu commenceras à vivre pour lui, tu n'auras plus de chagrin, et tu supporteras tout facilement.

Martin garda un moment le silence. Puis il reprit :

— Et comment vivre pour Dieu ?

Et le vieux répondit :

— Comment vivre pour Dieu ? C'est ce

que le Christ a révélé. Sais-tu lire ? Achète l'Évangile et lis. Là, tu apprendras comment il faut vivre pour Dieu. Là, tu trouveras réponse à tout ce que tu demandes.

Ces paroles allèrent au cœur d'Avdiéitch. Il s'en alla le même jour acheter un Nouveau Testament en gros caractères et se mit à le lire.

Il voulait lire seulement pendant les fêtes ; mais, une fois qu'il eut commencé, il se sentit dans l'âme un tel apaisement qu'il prit l'habitude de parcourir tous les jours quelques pages. Parfois, il s'oubliait si bien dans sa lecture, que tout le pétrole de sa lampe était consumé, sans qu'il pût encore s'arracher au livre Saint.

Il lisait ainsi chaque soir. Et plus il lisait, plus il comprenait clairement ce que Dieu lui voulait, et comment il faut vivre pour Dieu ; de plus en plus la joie pénétrait dans son cœur.

Naguères, avant de se coucher, il lui arri-

vait de soupirer, de gémir en évoquant le souvenir de Kapitochka. Maintenant, il se contentait de dire :

— Gloire à Toi ! Gloire à Toi ! Seigneur. C'est Ta volonté.

Depuis ce temps, la vie d'Avdiéitch changea du tout au tout. Il lui arrivait auparavant, les jours de fête, d'entrer au traktir [1] boire du thé ; et il ne se refusait pas non plus un verre de vodka. Il se laissait aller à boire avec un ami, parfois, et sorti du traktir, non pas ivre, mais un peu gai, à dire des folies, à héler et injurier les passants.

Mais tout cela était loin. Sa vie s'écoulait maintenant paisible et heureuse. Il se mettait à l'ouvrage dès l'aube, accomplissait sa tâche, décrochait sa lampe, la posait sur la table, retirait son livre du rayon, l'ouvrait et lisait. Et plus il lisait, plus il comprenait, et plus sereine était son âme.

1. Taverne où l'on boit surtout du thé.

Il lui arriva une fois de lire plus tard que de coutume. Il en était alors à l'Évangile selon saint Luc. Il lut, au chapitre VI, les versets suivants :

« A celui qui te frappe à une joue, pré-
« sente-lui aussi l'autre ; et si quelqu'un
« t'ôte ton manteau, ne l'empêche point de
« prendre aussi l'habit de dessous.

« Donne à tout homme qui te demande,
« et si quelqu'un t'ôte ce qui est à toi, ne le
« redemande pas.

« Et ce que vous voulez que les hommes
« vous fassent, faites-le-leur aussi de même. »

Il lut ensuite les autres versets où le Seigneur dit :

« Mais pourquoi m'appelez-vous : Seigneur,
« Seigneur, tandis que vous ne faites pas
« ce que je dis?

« Je vous montrerai à qui ressemble tout
« homme qui vient à moi, et qui écoute mes
« paroles, et qui les met en pratique ;

« Il est semblable à un homme qui bâtit

« une maison, et qui, ayant enfoui et creusé
« profondément, en a posé le fondement
« sur le roc ; et quand il est survenu un dé-
« bordement d'eaux, le torrent a donné avec
« violence contre cette maison, mais il ne
« l'a pu ébranler, parce qu'elle était fondée
« sur le roc.

« Mais celui qui écoute mes paroles, et qui
« ne les met pas en pratique, est semblable
« à un homme qui a bâti sa maison sur la
« terre sans fondement, contre laquelle le
« torrent a donné avec violence, et aussitôt
« elle est tombée, et la ruine de cette maison-
« là a été grande. »

Avdiéitch lut ces paroles, et son cœur fut pénétré de joie. Il ôta ses lunettes, les posa sur le livre, s'accouda sur la table et demeura pensif. Et il compara ses propres actes avec ces paroles, et il se dit :

— Ma maison est-elle fondée sur le roc ou sur le sable ? C'est bien si c'est sur le roc. On se sent si léger, lorsqu'on se trouve seul

et que l'on a agi comme Dieu l'ordonne ! Tandis que si l'on se laisse distraire de Dieu, on peut retomber dans le péché. Je vais tout de même poursuivre ; ceci est très bon. Que Dieu m'assiste !

Après avoir ainsi pensé, il voulut se coucher. Mais cela le peinait trop de s'arracher à son livre. Et il se mit encore à lire le septième chapitre. Il lut l'histoire du centenier et du fils de la veuve; [il lut la réponse de Jésus aux disciples de saint Jean. Il arriva au passage où le riche Pharisien convia chez lui le Seigneur ; il lut comment la pécheresse lui oignit les pieds et les lava avec ses larmes, et comment il lui remit ses péchés. Puis il en vint au verset 44, et il lut :

« Alors se tournant vers la femme, il dit
« à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis
« entré dans ta maison, et tu ne m'as point
« donné d'eau pour les pieds ; mais elle a
« arrosé mes pieds de ses larmes, et les a
« essuyés avec ses cheveux.

« Tu ne m'as point donné de baiser ; mais « elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé « de me baiser les pieds.

« Tu n'as point oint ma tête d'huile ; « mais elle a oint mes pieds d'huile odori- « férante. »

Il lut ce verset et pensa :

« Tu ne m'as point donné d'eau pour les « pieds, tu ne m'as point donné de baiser, « tu n'as point oint ma tête d'huile. »

Et Avdiéitch ôta de nouveau ses lunettes, posa son livre et se reprit à réfléchir.

« Sans doute il était comme moi, ce Pha- « risien. Moi aussi, j'ai songé uniquement « à moi : pourvu que je busse du thé, que « j'eusse chaud, que je ne manquasse de « rien, je ne pensais guère au convié. C'est « à moi seul que je songeais, et du convié « nul souci. Et le convié, quel est-il ? Le « Seigneur lui-même !... S'il était venu chez « moi, aurais-je donc agi de la sorte ? »

Et Avdiéitch, s'accoudant sur ses deux mains, s'endormit sans s'en apercevoir.

— Martin ! fit tout à coup une voix à son oreille.

Martin se réveilla en sursaut de son assoupissement.

— Qui est là ?

Il se retourna, regarda vers la porte : personne.

Il se rendormit.

Soudain, il entendit bien distinctement ces paroles :

— Martin ! Eh ! Martin ! Regarde demain dans la rue. Je viendrai te voir.

Avdiéitch revint à lui, se leva de sa chaise et se frotta les yeux. Et il ne savait pas lui-même si c'était en rêve ou en réalité qu'il avait ouï ces paroles.

Il éteignit sa lampe et se coucha.

Le lendemain, avant l'aurore, il se leva, fit sa prière à Dieu, alluma son poêle, y mit

à cuire du stchi [1], de la choucroute, du kacha, fit bouillir son samovar, passa son tablier et s'assit près de la fenêtre pour travailler.

Et tout en travaillant, il songeait à ce qui lui était arrivé la veille ; et il ne savait que penser. Il lui semblait, tantôt qu'il avait été le jouet d'une illusion, tantôt qu'on avait réellement parlé.

— Ce sont des choses qui arrivent, se dit-il.

Martin restait ainsi à travailler et à regarder par la fenêtre, et, quand passait quelqu'un dans des bottes qu'il ne connaissait pas, il se courbait pour voir, à travers la fenêtre, non seulement les pieds, mais encore le visage.

Un dvornik [2] passa, dans des valenki [3] neuves, puis le porteur d'eau, puis un vieux

1. Espèce de potage aux choux.
2. Concierge.
3. Bottes de feutre.

soldat du temps de Nikolaï, chaussé de vieilles valenki déjà ressemelées et armé d'une longue pelle.

Il s'appelait Stépanitch, et il vivait chez un marchand du voisinage qui l'avait recueilli par charité. Il était chargé d'aider les dvorniks.

Le vieux soldat se mit à déblayer la neige devant la fenêtre d'Avdiéitch. Celui-ci le regarda et reprit sa besogne.

— Je suis, sans doute, bien sot de guetter ainsi, pensait Avdiéitch en se raillant lui-même... C'est Stépanitch qui déblaye la neige, et moi je crois que c'est le Christ qui vient me voir. Je divague, vieille cruche que je suis.

Pourtant, après dix autres aiguillées, il regarda de nouveau par la fenêtre; et il vit Stépanitch qui, ayant appuyé sa pelle contre le mur, se reposait et se réchauffait.

— Il est vieux, ce bonhomme-là, se disait Avdiéitch. On voit qu'il n'a même plus la

force de déblayer la neige ; il faudrait peut-être lui donner du thé, j'ai justement mon samovar qui va s'éteindre.

Il piqua son alène dans l'établi, se leva, posa le samovar sur la table, versa de l'eau dans la théière et frappa à la fenêtre. Stépanitch se retourna et s'approcha. Le savetier lui fit un signe et alla ouvrir la porte.

— Viens donc te réchauffer, dit-il, tu dois avoir froid.

— Que le Christ nous sauve ! Oui, c'est vrai, les os me font mal, répondit Stépanitch.

Le vieux entra, secoua la neige de ses pieds, les essuya de peur de salir le parquet et vacilla sur ses jambes.

— Ne te donne pas la peine d'essuyer tes pieds, je nettoyerai cela ; cela ne fait rien, viens donc t'asseoir, dit Avdiéitch, prends donc un peu de thé.

Il remplit deux verres, et en poussa un vers son hôte ; lui-même il versa le sien dans sa soucoupe et se mit à souffler dessus.

Stépanitch but, retourna son verre, posa dessus le restant du sucre et remercia. Mais on voyait qu'il en désirait encore.

— Prends-en encore, dit Martin.

Et de nouveau il emplit les deux verres.

Tout en buvant, Avdiéitch regardait à tout moment dans la rue.

— Attends-tu quelqu'un? interrogea l'hôte.

— Si j'attends quelqu'un? J'ai honte de dire qui j'attends. Je ne sais si j'ai ou non raison d'attendre, mais il y a une parole qui m'est allée au cœur... Était-ce un rêve, ou je ne sais quoi?... Vois-tu, mon frère, je lisais hier l'Évangile de notre petit Père le Christ, combien *Il* souffrit, comment *Il* marchait sur la terre. Tu en as entendu parler, n'est-ce pas?

— Oui, j'en ai entendu parler, répondit Stépanitch. Mais nous autres, gens ignorants, nous ne savons pas lire.

— Eh bien! je lisais donc comment *Il* marchait sur la terre... J'ai lu, sais-tu, comment *Il* est venu chez le Pharisien, et com-

ment l'autre n'est point allé au devant de *Lui*... Je lisais donc, mon frère, hier, justement cela, et je pensais : « Comment pou« vait-on ne pas honorer de son mieux notre « petit Père le Christ? Si, par exemple, me « disais-je, pareille chose m'arrivait, à moi, « comme à un autre, je ne saurais même « pas comment L'honorer assez. Et lui, le « Pharisien, il ne *L*'a pas bien accueilli! » Voilà ce que je pensais. Et je m'assoupis. Et quand je fus assoupi, mon frère, je m'entendis appeler par mon nom. Je me lève, et la voix me semble murmurer : — « Attends-moi, qu'on dit, je viendrai demain. » Et ainsi deux fois de suite... Eh bien! me croiras-tu? Cela m'est resté à la tête. J'ai beau me gronder moi-même, je *L*'attends toujours, *Lui*, notre petit Père!

Stépanitch hocha la tête sans répondre. Il acheva son verre, le coucha sur la soucoupe ; mais Avdiéitch le releva de nouveau et reversa du thé :

— Prends donc pour ta santé! Je songe que *Lui*, notre petit Père, quand *Il* marchait sur la terre, *Il* ne rebutait personne, et *Il* recherchait surtout les humbles. *Il* venait toujours chez les humbles; ses disciples, *Il* les prenait parmi nous autres, des pêcheurs, des artisans comme nous. « Celui qui s'élève « sera abaissé, disait-il; celui qui s'abaisse « sera élevé... Vous m'appelez Seigneur, « qu'il dit, et moi, je vous lave les pieds; « celui qui veut être le premier doit être le « serviteur des autres... Car, disait-il, heu« reux les pauvres d'esprit; le royaume des « cieux leur est ouvert. »

Stépanitch avait oublié son thé. C'était un homme vieux et sensible. Il écoutait, et les larmes coulaient le long de ses joues.

— Eh bien! prends-en encore, lui dit Avdiéitch.

Mais Stépanitch fit le signe de la croix, remercia, repoussa le verre et se leva.

— Je te remercie, dit-il, Martin Avdiéitch,

de m'avoir traité de la sorte, et de m'avoir satisfait l'âme avec le corps.

— A ton service. A une autre fois. Je suis toujours content qu'on vienne me voir, dit Avdiéitch.

Stépanitch partit. Martin se versa ce qui restait de thé, le but, enleva la vaisselle et vint se rasseoir auprès de la fenêtre à travailler.

Il coud, et, tout en cousant, il regarde par la fenêtre et attend le Christ. Et il ne fait que penser à *Lui*, et il repasse dans son esprit ce qu'*Il* a fait, ce qu'*Il* a dit.

Deux soldats passèrent, l'un dans des bottes d'ordonnance, l'autre dans des bottes à lui, puis un barine en galoches vernies, puis un boulanger avec sa corbeille.

Voici qu'en face de la fenêtre apparut une femme en bas de laine, en souliers de paysanne. Elle dépassa la fenêtre et s'arrêta tout contre le mur. Avdiéitch, se penchant, regarde à travers la vitre. Il voit une femme

étrangère, avec un enfant dans les bras, appuyée au mur, et tournant le dos au vent. Elle essayait d'abriter son nourrisson, mais sans y parvenir, car elle n'avait rien pour l'envelopper. Cette femme portait des vêtements d'été en fort mauvais état.

Et Avdiéitch, de derrière sa fenêtre, entendit l'enfant crier et sa mère le consoler, mais sans succès.

Il se leva, ouvrit sa porte, sortit et cria dans l'escalier :

— Bonne femme ! Eh ! bonne femme !

L'étrangère l'entendit et se tourna vers lui :

— Pourquoi donc rester au froid avec ton enfant? Viens donc dans ma chambre, tu seras mieux pour le soigner... Par ici ! Par ici !

La femme, toute surprise, voit un vieillard en tablier et en lunettes qui lui fait signe de venir. Elle le suit.

Elle descend l'escalier et pénètre dans la chambre.

— Ici, viens donc ici, lui dit le vieillard. Assieds-toi plus près du poêle. Chauffe-toi et fais téter le petit.

— C'est que je n'ai plus de lait, répondit-elle. Depuis ce matin, je n'ai moi-même rien mangé.

Et elle donna cependant le sein à son nourrisson.

Avdiéitch hocha la tête. Il s'approcha de la table, prit du pain, un bol, ouvrit le poêle où cuisait le stchi, sortit un pot de kacha; mais comme le kacha n'avait pas eu le temps de bouillir, il versa seulement du stchi dans le bol et le posa sur la table. Il coupa du pain, décrocha une serviette et mit le couvert.

— Assieds-toi, qu'il dit; mange, bonne femme! Moi je garderai un peu ton enfant. J'ai eu aussi des enfants, moi, et je sais les soigner.

La femme fit le signe de la croix, se mit à table et mangea, tandis que Martin, s'é-

tant assis sur le lit avec l'enfant, lui envoyait des baisers pour le consoler. Comme l'enfant pleurait toujours, Avdiéitch imagina de le menacer avec son doigt, qu'il approchait et éloignait alternativement de ses lèvres, mais sans le lui mettre dans la bouche, car ce doigt était noir de poix. Et le petit, regardant fixement le doigt, cessa de crier et se mit même à rire, à la grande joie d'Avdiéitch.

Tout en mangeant, l'étrangère racontait qui elle était, d'où elle venait :

— Moi, qu'elle dit, je suis la femme d'un soldat. Mon mari, on l'a fait partir, voilà déjà huit mois, et je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je vivais de mon emploi de cuisinière, lorsque j'accouchai ; avec un enfant, on n'a plus voulu me garder, et voilà trois mois que je suis sans place. J'ai mangé tout ce que j'avais ; j'ai voulu me proposer comme nourrice ; on m'a rebutée : « Trop maigre ! » me dit-on. Alors je me suis ren-

due chez une marchande où se trouve placée notre petite baba : là, on promit de me prendre. Je pensais que la chose allait se faire tout de suite, mais on m'a dit de revenir l'autre semaine ; et elle demeure bien loin... Je suis exténuée, et j'ai fatigué aussi mon pauvre petit. Heureusement que ma patronne a pitié de nous, et nous laisse, au nom du Christ, dormir chez elle. Autrement je ne saurais que devenir.

Avdiéitch soupira et dit :

— Et tu n'as pas de vêtements chauds ?

— Non. J'ai engagé hier, pour vingt kopeks, mon dernier châle.

La femme s'approcha du lit et prit l'enfant. Avdiéitch se leva, se dirigea vers le mur, chercha, et apporta une vieille poddiovka[1].

— Prends, qu'il dit ; c'est mauvais, mais cela te servira toujours pour envelopper.

1. Caftan de dessous.

L'étrangère regarda la poddiovka, regarda le vieillard, prit la poddiovka et fondit en larmes. Avdiéitch se détourna, non moins ému; puis il alla vers son lit, retira un petit coffre, l'ouvrit, chercha et vint se rasseoir en face de la femme.

Et la femme dit :

— Que le Christ te sauve, petit grand-père! C'est *Lui* sans doute qui m'a conduit devant ta fenêtre. Sans cela, l'enfant aurait pris froid. Quand je suis partie, il faisait chaud, et maintenant, quel froid ! La bonne idée qu'*Il* t'a inspirée, *Lui*, notre petit Père, de regarder par la fenêtre et d'avoir pitié de moi !

Avdiéitch sourit :

— C'est *Lui*, en effet, qui m'a inspiré cette idée, dit-il. Ce n'était point par hasard que je regardais par la fenêtre.

Et il raconta son rêve à la femme, comment il avait ouï une voix, et comment le

Seigneur lui avait promis de venir chez lui ce jour même.

— Tout peut arriver, répartit la femme, qui se leva, prit la poddiovka, enveloppa l'enfant, s'inclina et remercia Avdiéitch.

— Prends, au nom du Christ, dit Avdiéitch en lui glissant dans la main une pièce de vingt kopeks, prends ceci pour dégager le châle.

La femme se signa, Martin se signa aussi, puis il la reconduisit.

Et l'étrangère s'en alla. Après avoir mangé du stchi, Avdiéitch se remit à la besogne. Tout en tirant l'alène, il ne perdait pas la fenêtre de vue ; et chaque fois qu'une ombre se profilait, il levait les yeux pour examiner le passant. Il en passait qu'il connaissait, d'autres qu'il ne connaissait point ; mais ceux-ci n'avaient rien de remarquable.

Voilà qu'il vit s'arrêter, juste en face de sa fenêtre, une vieille femme, une marchande ambulante, qui tenait à la main un petit pa-

nier de pommes ; il n'en restait plus beaucoup, elle avait sans doute vendu les autres. Elle portait sur son dos un sac de menu bois, qu'elle avait dû ramasser dans quelque chantier, et s'en retournait chez elle. Comme le sac lui faisait mal, apparemment, elle voulut le changer d'épaule : elle le posa donc à terre, mit le panier de pommes sur une poutre, et se prit à tasser le bois. Pendant qu'elle était ainsi occupée, un gamin, venu on ne sait d'où, avec une casquette déchirée, déroba une pomme dans le panier et voulut se sauver.

Mais la vieille s'en aperçut. Elle se retourna et saisit le petit par la manche. L'enfant se débattit, mais elle le maintint avec les deux mains, lui arracha sa casquette et lui tira les cheveux.

Le gamin hurle, la vieille tempête ; Avdiéitch, sans prendre le temps de piquer son alène, la jette par terre et court à la porte. Même il trébucha dans l'escalier et laissa tomber ses lunettes. Il se précipita dans la

rue : la vieille tirait toujours les cheveux au petit, le tançait d'importance et le menaçait du *gorodovoï* [1].

L'enfant se débattait, niait :

— Je n'ai rien pris, disait-il, pourquoi me battre ? Laisse-moi !

Avdiéitch voulut les séparer. Il prit le gamin par la main, et dit :

— Laisse-le, babouchka. Pardonne-lui, au nom du Christ.

— Je vais lui pardonner de telle sorte qu'il s'en souviendra jusqu'à la prochaine correction. Je vais le conduire au poste, le vaurien.

Martin supplia la vieille.

— Laisse-le, qu'il dit, babouchka, il ne le fera plus. Laisse-le donc, au nom du Christ.

La vieille lâcha prise ; le gamin allait se sauver, mais Avdiéitch le retint.

— Demande à présent pardon à la babou-

1. Sergent de ville.

chka, et ne recommence plus à l'avenir : car je t'ai vu prendre la pomme.

Le petit se prit à pleurer et demanda pardon.

— Voilà qui est bien, et maintenant voici une pomme !

Et Martin prit dans le panier une pomme qu'il tendit à l'enfant.

— Je vais te la payer, babouchka, continua-t-il en s'adressant à la vieille.

— Tu le gâteras, ce mauvais garnement, fit la vieille. Il fallait le récompenser de telle façon qu'il y pensât toute la semaine.

— Eh ! babouchka ! babouchka ! nous en jugeons ainsi, mais Dieu n'en juge pas ainsi : s'il faut le fouetter pour une pomme, à nous, pour nos péchés, que faudrait-il nous faire ?

La vieille garda le silence.

Et Martin raconta à la vieille la parabole du créancier qui remit sa dette à son débiteur, et du débiteur qui vint pour tuer son bienfaiteur.

La vieille écoutait, le gamin écoutait aussi.

— Dieu nous commande de pardonner, dit Avdiéitch, car autrement il ne nous sera point pardonné à nous-mêmes... de pardonner à tous, et surtout à ceux qui ne savent ce qu'ils font.

La vieille hocha la tête et soupira :

— Je ne dis pas non, fit-elle. Seulement, les enfants ne sont déjà que trop portés à faire le mal.

— Alors c'est à nous, les vieux, de leur montrer le bien.

— C'est ce que je dis aussi, répliqua la vieille. Moi-même, j'avais sept enfants ; il ne me reste qu'une fille...

Et la vieille se mit à raconter comment elle vivait chez sa fille, et combien elle avait de petits-enfants.

— Tu vois, dit-elle, ma faiblesse? Et pourtant je travaille. Mes petits-enfants... j'ai pitié d'eux, ils sont si gentils, si empressés à courir à ma rencontre ! Et Aksioutka ! En

voilà une qui n'irait avec personne autre que moi ! « Babouchka, qu'elle dit, chère babouchka !... »

Et la vieille s'attendrit tout à fait.

— Certainement, ce n'est qu'un enfantillage ; que Dieu le garde ! fit la vieille en se tournant vers le gamin.

Mais comme elle allait pour recharger le sac sur ses épaules, le petit accourut en disant :

— Donne, babouchha, je vais te le porter ; c'est sur mon chemin.

La vieille hocha la tête et lui donna le sac.

Et ils s'en allèrent tous deux côte à côte; la vieille avait même oublié de réclamer à Avdiéitch le prix de la pomme. Et Martin, resté seul, les regardait et les écoutait marcher et causer.

Il les suivit des yeux, puis il rentra chez lui, retrouva ses lunettes intactes dans l'escalier, ramassa son alène et se remit à l'ouvrage. Il travailla un moment ; mais il n'y

voyait déjà plus assez pour passer son fil; et il aperçut l'allumeur qui s'en allait allumer les reverbères.

— Il faut que j'éclaire ma lampe, se dit-il.

Il apprêta sa petite lampe, la suspendit et reprit sa besogne. Il termina une botte et l'examina : c'était bien. Il ramassa ses outils, balaya les rognures, décrocha la lampe, qu'il posa sur la table, et prit l'Evangile sur le rayon.

Il voulut ouvrir le volume à la page où il en était resté la veille, mais il tomba sur une autre page.

Comme il ouvrait l'Évangile, il se rappela le songe de la veille; et aussitôt il crut entendre remuer derrière lui.

Avdiéitch se retourna et vit, lui semblait-il, des gens dans le coin... C'étaient des gens en effet, mais il ne pouvait les distinguer. Et une voix lui murmura à l'oreille ;

— Martin! Eh! Martin! Est-ce que tu ne me reconnais pas?

— Qui es-tu? fit Avdiéitch.

— Mais c'est Moi! fit la voix; c'est Moi!

Et c'était Stépanitch, qui, surgissant du coin obscur, lui sourit, se dissipa comme un nuage et s'évanouit.

— Et c'est aussi Moi! fit une autre voix.

Et du coin obscur surgit la femme avec l'enfant : la femme sourit, l'enfant sourit, et tous deux s'évanouirent,

— Et c'est aussi Moi! fit une autre voix.

Et la vieille surgit avec l'enfant qui tenait une pomme : tous deux sourirent, et ils s'évanouirent.

Et Avdiéitch se sentit la joie au cœur. Il fit le signe de la croix, mit ses lunettes et lut l'Évangile à la page où il s'était ouvert.

Et dans le haut de la page, il lut :

« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné « à boire; j'étais étranger, et vous m'avez « accueilli. »

Et au bas de la page :

« Ce que vous avez fait au plus petit de « mes frères, c'est à moi que vous l'avez « fait. » (S. Mathieu, XXV.)

Et Avdiéitch comprit que le songe ne l'avait pas trompé, qu'en effet le Sauveur était venu chez lui ce jour-là, et que c'était *Lui* qu'il avait accueilli.



LE CIERGE

LE CIERGE

> Vous avez entendu dire :
> Œil pour œil, dent pour dent.
> Et moi je vous dis : Souffrez
> le mal sans résistance.
> (S. Mathieu.)

C'était au temps des seigneurs. Il y avait des seigneurs de diverses sortes. Il y en avait qui n'oubliaient pas que Dieu est et qu'ils devaient mourir un jour, et ils ne faisaient point de mal aux hommes. Il y en avait d'autres qui étaient chiens : que Dieu leur soit miséricordieux! Mais il n'était pas de pires chefs que les anciens serfs sortis de la boue et devenus maîtres à leur tour. C'étaient ceux-ci

surtout qui rendaient dure la vie des pauvres gens.

Dans une seigneurie il y avait un certain gérant. Les paysans faisaient les corvées. Les terres étaient étendues et bonnes : des cours d'eaux, des prairies, des forêts. Il y en aurait eu assez pour tout le monde : pour la seigneurie et pour ses moujiks, mais le propriétaire avait voulu un gérant choisi parmi les domestiques d'une de ses autres propriétés.

Le gérant accapara aussitôt toute l'autorité et pesa de tout son poids sur l'échine des moujiks. Il avait une famille : sa femme, deux filles, qu'il avait mariées, et il avait amassé déjà beaucoup d'argent. Il aurait pu vivre, et vivre sans pécher, mais il était insatiable et déjà endurci dans le mal. Il commença par charger de corvées les moujiks plus que de raison. Il fit construire une tuilerie, mit sur les dents tout le monde, hommes et femmes, et vendit les briques à son

profit. Les moujiks allèrent à Moscou se indplare au seigneur; mais rien n'y fit. Il les renvoya et laissa faire le gérant à sa guise. Celui-ci apprit que les moujiks avaient porté plainte et voulut se venger. La vie des paysans devint plus rude encore. Parmi eux, il se trouva de faux frères : ils dénoncèrent leurs camarades et tâchèrent de se nuire les uns aux autres. Et ce peuple fut troublé; et la rage du maître augmenta.

Plus on allait, plus tout s'aggravait. On en vint à haïr le gérant comme une bête féroce. Quand il passait dans le village, on s'écartait de lui comme d'un loup, on se cachait n'importe où pour fuir sa vue. Le gérant s'en aperçut et la frayeur qu'il inspirait l'irrita davantage. Il se mit à accabler son monde de coups et de travail. Et les moujiks souffrirent.

Il arrive qu'on supprime de tels monstres; les moujiks commencèrent à parler de faire disparaître le maître. Ils s'assemblaient sou-

vent dans quelque coin et le plus hardi disait : « Supporterons-nous encore longtemps notre oppresseur? Mourir pour mourir, tuer un pareil être n'est pas péché. »

Un jour il y eut réunion dans les bois, avant la semaine sainte : le gérant avait envoyé les moujiks émonder la forêt. Ils se rapprochèrent à l'heure du repas et délibérèrent.

— Comment vivre maintenant? dirent-ils. Il nous épuisera jusqu'aux racines. Nous sommes harassés. Plus de repos, ni jour, ni nuit, pour nous et pour nos femmes. Et s'il n'est pas satisfait, le fouet. Siméon est mort sous le fouet; Anissim a péri dans les entraves. Qu'attendrons-nous encore? Il viendra encore ce soir et s'en donnera sur nous à cœur joie. Il suffirait de le tirer de dessus son cheval, de lui donner un coup de hache et tout serait dit. Nous l'enterrerons comme un chien et l'eau coulera par là-dessus. Seulement entendons-nous bien, tenons ferme tous. Point de défection!

Ainsi parla Wassili Minaev. Il était plus acharné qu'un autre contre le gérant. On fouettait Wassili toutes les semaines et sa femme lui avait été enlevée pour devenir la cuisinière du gérant.

Les moujiks se concertèrent jusqu'à son arrivée. Il parut à cheval et chercha chicane aux ouvriers parce qu'ils ne taillaient pas les arbres comme il l'entendait. Il découvrit dans les tas de branches coupées un petit tilleul.

— Je n'ai pas ordonné de couper les tilleuls, moi, fit-il. Qui a fait cela? Avouez, ou je fouette tout le monde.

Il se mit à chercher dans quelle rangée se trouvait ce tilleul. On lui dénonça Sidov. Le gérant lui meurtrit le visage jusqu'au sang. Il en fit autant à Wassili, sous prétexte que son tas n'était pas assez gros; et il partit.

Le soir, les paysans se réunirent encore et Wassili parla :

— Hé bien, vous autres. Vous n'êtes pas

des hommes, mais des moineaux — « Nous allons lui faire son affaire! », avez-vous crié et, le moment venu, vous avez *cané*. C'est comme cela que les moineaux se réunissent contre l'émouchet. « Point de lâcheté, point de défection! » Et quand il arrive, personne ne bronche. Et alors l'émouchet vient, saisit ce qu'il veut et l'enlève. « Qui manque? Ivan. Tant pis, c'est bien fait. » C'est comme vous. Quand on ne veut pas reculer, on ne recule pas. Quand il a pris Sidov, il fallait s'approcher et en finir. Mais vous: « Point de lâcheté! Point de défection! », et lorsqu'il est venu, tout le monde a courbé la tête.

Les disputes se renouvelèrent de plus en plus souvent et les moujiks jurèrent de se débarrasser du gérant. Il prescrivit des labourages pendant les fêtes de Pâques. Cet ordre irrita extrêmement les paysans. Ils s'assemblèrent chez Wassili, la semaine de la Passion, et recommencèrent à délibérer.

— S'il a oublié Dieu, disaient-ils, et agit

de la sorte, il faut pour de bon le tuer. Nous n'en mourrons pas moins si nous ne le faisons pas.

Pierre Mikheev vint aussi. C'était un homme timide que ce Pierre Mikheev, et il n'aimait point se mêler aux discussions. Il vint cependant, écouta et dit :

— C'est un grand péché, mes frères, que vous méditez. Perdre son âme est chose grave. Il est facile de perdre l'âme d'autrui, mais comment alors s'en trouve-t-on soi-même? Il fait le mal ? Le mal reste avec lui. Il faut le supporter, mes frères.

Wassili se fâcha en entendant ces paroles.

— Il répète toujours la même chose : c'est péché de tuer un homme ! Oui certes, mais quel homme ! C'est un crime d'en tuer un bon, mais un tel chien ! Dieu même le veut. Il faut tuer les chiens enragés, si l'on a pitié des hommes. Ce serait un plus grand péché de ne pas le tuer. A combien d'hommes fera-

t-il encore du mal sans cela! Et nous, si nous avons à expier sa mort, nous souffrirons pour les autres; ils nous en seront reconnaissants. Tu dis là des sottises, Mikheev. Ce sera-t-il un moins grand péché de travailler pendant la fête du Christ? Mais toi-même, tu n'iras pas travailler?

Et Mikheev de répondre :

— Et pourquoi pas? Si on m'y envoie, j'irai labourer. Ce n'est pas pour moi que je travaille et Dieu saura à qui est le péché. Nous devons seulement ne pas l'oublier. Ce n'est pas moi qui parle ainsi, mes frères. S'il était dit qu'il faut combattre le mal par le mal, Dieu l'aurait proclamé; mais le contraire est dit : Si tu t'efforces de faire disparaître toi-même le mal, tu le prends sur toi-même. Tuer un homme est chose facile, mais le sang tachera ton âme. Tuer un homme, c'est ensanglanter son âme. Tu crois avoir fait disparaître le mal en donnant la mort à un méchant et, en vérité, tu as chargé

la conscience d'un mal pire. Supporte le malheur et tu le vaincras.

Après cela, les moujiks ne prirent aucune résolution. Les avis étaient partagés. Les uns pensèrent comme Wassili, les autres se rangèrent du côté de Pierre pour ne pas pécher, pour patienter.

Le premier jour, le dimanche, on laissa les paysans observer la fête. Le staroste [1] vint le soir et dit : « Mikhaïl Semenitch, le gérant, ordonne que tout le monde aille au labour demain. » Le staroste traversa tout le village et annonça à tout le monde le travail du lendemain, assignant à ceux-ci les terres placées sur l'autre bord de la rivière, à ceux-là celles qui longeaient la grande route. Ils pleurèrent, les moujiks, mais ils n'osèrent pas désobéir. Le lendemain, ils sortirent les charrues et se mirent à labourer. On sonne la messe à l'église, le monde entier

1. Sorte de représentant des paysans, nommé par eux.

chôme la fête : les moujiks travaillent.

Mikhaïl Semenitch, le gérant, se leva assez tard, et fit un tour sur ses terres. Sa femme et sa fille veuve s'habillèrent, un domestique attela une petite voiture et elles se rendirent à la messe. Elles revinrent, une servante prépara le samovar. Mikhaïl Semenitch revint aussi, et l'on se mit à prendre le thé. Après le thé, Mikhaïl Semenitch alluma sa pipe et fit appeler le staroste.

— Hé bien, as-tu installé les moujiks au labourage?

— Installés, Mikhaïl Semenitch.

— Tout le monde y est-il?

— Tout le monde y est. Je les ai conduits moi-même.

— Installés, installés... Travaillent-ils? Vas-y voir et dis-leur que j'irai après dîner. Il faut qu'ils tracent une déciatine par deux charrues, et que ce soit bien fait. Si je trouve de mauvais ouvrage, je ne tiendrai pas compte de la fête.

— C'est entendu.

Le staroste allait se retirer, mais Mikhaïl Semenitch le rappela. Il le rappela, Mikhaïl Semenitch, il voulut ajouter quelque chose, mais il se sentait embarassé; il ne savait comment s'y prendre :

— Voilà de quoi il s'agit. Écoute bien ce que ces brigands disent de moi. Quels sont ceux qui profèrent des menaces, ce qu'ils disent, rapporte-moi tout. Je les connais, ces drôles-là, ils ne veulent pas travailler. Ils voudraient rester couchés toujours, à ne rien faire. Manger et faire la fète, voilà ce qu'ils aiment, et ils ne songent pas que si on laisse passer l'époque des labours, il sera trop tard. Donc écoute-les bavarder et raconte-moi tout ce qu'on dira. J'ai besoin de le savoir. Va-t'en, et ne me cache rien.

Le staroste se retourna, sortit, monta à cheval et s'en fut aux champs vers les moujiks. La femme du gérant, ayant entendu la conversation du staroste et de son mari, s'ap-

procha de lui et lui adressa une prière. C'était une femme douce et de bon cœur. Quand elle le pouvait, elle calmait son mari et défendait les paysans auprès de lui.

Elle vint donc à son mari et lui adressa une prière :

— Mon ami, Michenka, pour le grand jour, pour la fête de Notre-Seigneur, ne commets pas de péché et, au nom du Christ, ne fais pas travailler les moujiks.

Mikhaïl ne tint aucun compte des paroles de sa femme et lui rit au nez.

— Il y a donc bien longtemps que le martinet ne s'est promené sur tes épaules, que tu es devenue si hardie? Ce ne sont pas tes affaires.

— Michenka, mon ami, j'ai eu un rêve à ton sujet, un mauvais rêve ; écoute-moi, ne fais pas travailler les moujiks.

— Je te le dis, tu as probablement trop de graisse et tu penses que le martinet ne te cinglera pas. Prends garde! Prends garde!

Il se fâcha, Semenitch, porta le feu de sa pipe près de la bouche de sa femme, la renvoya et lui donna l'ordre de faire servir le dîner.

Mikhaïl Semenitch mangea de la daube, du pâté, du stchi au porc, un cochon de lait rôti, une soupe au lait et aux pâtes, but de l'eau-de-vie de cerises et finit par un gâteau sucré. Puis il appela la cuisinière et lui ordonna de chanter, tandis qu'il l'accompagnait sur une guitare.

Ainsi gaiement Mikhaïl Semenitch passe le temps, digérant avec bruit, pinçant les cordes et badinant avec la cuisinière. Le staroste entre, salue et fait son rapport.

— Hé bien, on laboure? Finiront-ils leur tâche?

— Ils en ont déjà fait la moitié.

— Est-ce bien tracé?

— Oui, je n'ai rien vu de mal; ils ont peur.

— Est-ce que la terre s'ouvre bien?

— Oui, ça va bien ; elle se poudroie comme de la graine de pavot.

Le gérant garda le silence quelques instants.

— Et que dit-on de moi? On m'insulte?

Le staroste sembla embarrassé. Mais Mikhaïl Semenitch lui ordonna de dire toute la vérité.

— Dis sans crainte. Ce ne sont point tes paroles que tu prononceras, mais les leurs. Si tu dis la vérité, je te récompenserai ; si tu me dissimules quelque chose, je te fouetterai, ne t'en fâche point. Hé, Katucha! Donne-lui un verre d'eau-de-vie pour l'encourager.

La cuisinière alla chercher l'eau-de-vie et l'apporta au staroste. Le staroste porta un toast, avala le contenu du verre, s'essuya la barbe. « Ça m'est égal, pensa-t-il, ça m'est égal, qu'on ne dise pas de bien de lui ; je dirai la vérité, s'il le veut. » Et il commença :

— On murmure, Mikhaïl Semenitch, on murmure.

— Mais qu'est-ce qu'on dit ? Parle.

— On dit qu'*il* ne croit pas en Dieu.

Le gérant se mit à rire.

— Qui a dit cela?

— Tout le monde. On dit encore qu'*il* a commerce avec le Diable.

Le gérant rit de plus belle.

— C'est bon. Mais raconte-moi en détail : qui parle de la sorte ? Que dit Wassili ?

Le staroste n'aimait pas dire du mal de ses camarades, mais avec Wassili il était depuis longtemps en mésintelligence.

— Wassili crie plus haut que les autres.

— Mais que dit-il ? Parle-donc !

— J'ai crainte de le répéter. Il dit qu'*il* n'échappera pas à la mort impénitente.

— Ah bravo ! Eh bien ! pourquoi attend-il et ne me tue-t-il pas? Il a donc les bras trop courts? C'est bien, Wassili, tu auras ton

compte. Et Tichka, le chien, lui aussi, n'est-ce pas?

— Tout le monde dit du mal.

— Mais qu'est-ce qu'on dit?

— C'est mal de le répéter.

— Qu'est-ce qui est mal? Aie donc du courage! Parle.

— Mais ils disent : que *son* ventre lui éclate et que toutes *ses* entrailles en sortent!

Mikhaïl Semenitch devint alors tout à fait gai.

— Nous verrons les entrailles qui sortiront le plus tôt. Qui est-ce qui a dit cela? Tichka?

— Mais personne ne dit de bien; tous disent du mal et menacent.

— Hé bien, et Pierre Mikheev, que dit-il? Il me maudit aussi, j'espère?

— Non, Mikhaïl Semenitch. Pierre ne maudit pas.

— Et que fait-il.

— C'est le seul de tous qui ne dise rien.

Il est étrange. Je l'ai regardé avec bien de la surprise, Mikhaïl Semenitch.

— Et pourquoi?

— Tous les moujiks s'étonnent de sa conduite.

— Mais qu'est-ce qu'il fait?

— C'est une chose tout à fait extraordinaire. Quand je me suis approché de lui, il travaillait sur une deciatine oblique, près de Tourkine. J'arrive vers lui, et voilà que je l'entends chanter d'une voix si douce, si agréable... et sur la charrue brûle quelque chose.

— Eh bien?

— Ça brûle comme un petit feu. Je le rejoins et je vois un cierge de cinq kopeks fiché dans la charrue. Le cierge brûle et le vent ne l'éteint pas. Et lui, dans une chemise neuve, laboure et chante des psaumes. Et il tourne, et il remue la charrue, et le cierge ne s'éteint pas. Il a secoué devant moi, et changé de soc, et le cierge ne s'est pas éteint.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien. Seulement quand il m'a vu, il m'a souhaité la fête et s'est remis à chanter.

— As-tu causé avec lui ?

— Non. Mais des moujiks se sont approchés, alors, et ont ri.

— Voilà, disaient-ils ; Mikheev ne pourra jamais prier assez pour que son travail de la semaine sainte lui soit pardonné.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Une seule chose : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Il s'est remis à sa charrue, a poussé son cheval et s'est repris à chanter. Et le cierge brûle toujours et ne s'éteint pas.

Le gérant ne riait plus. Il quitta sa guitare, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta rêveur. Il demeura ainsi absorbé un certain temps, puis il congédia la cuisinière, le staroste, passa derrière le paravent, se jeta sur son lit et se mit à soupirer et à geindre avec le bruit d'une charretée de gerbes roulant.

Sa femme s'approcha et voulut le consoler. Il ne lui répondit pas. Il lui dit seulement :

— Il m'a vaincu. Cela m'a touché aussi.

— Sors, dit-elle, va renvoyer les moujiks de leur travail, ça passera peut-être. Tu en as fait bien d'autres déjà, et tu n'as jamais eu cette frayeur-là. Pourquoi crains-tu maintenant?

— Je suis perdu, répondit-il, il m'a vaincu. Eloigne-toi, puisque je ne t'ai pas encore assommée, cela ne te regarde pas.

Et la femme lui cria :

— Voilà qu'il répète toujours la même chose : « Il m'a vaincu! il m'a vaincu!... » Renvoie les moujiks de leur travail et tout ira bien... Va... Je vais faire seller le cheval.

Mikhaïl Semenitch monta à cheval et s'en fut aux champs. Une baba lui ouvrit la grande porte du village, et il allait par les rues. A la vue du gérant, tous s'écartaient de lui et se cachaient, qui dans sa cour, qui dans son potager, qui dans un coin.

Le gérant traversa ainsi tout le village et gagna la porte de sortie. Mais cette porte était fermée ; et il ne pouvait l'ouvrir du haut de son cheval.

Il appela, appela, pour qu'on vînt lui ouvrir ; mais personne ne parut. Il mit donc pied à terre, ouvrit lui-même et se disposa à remonter en selle. Il posa le pied dans l'étrier, se hissa et allait envoyer l'autre jambe quand le cheval prit peur à la vue d'un porc et se heurta contre la barrière.

Le gérant était lourd ; il manqua la selle et vint frapper du ventre contre la barrière.

Il y avait dans la barrière un seul poteau pointu, plus haut que les autres. Ce fut précisément sur ce poteau qu'il fut précipité. Il se déchira le ventre et tomba par terre.

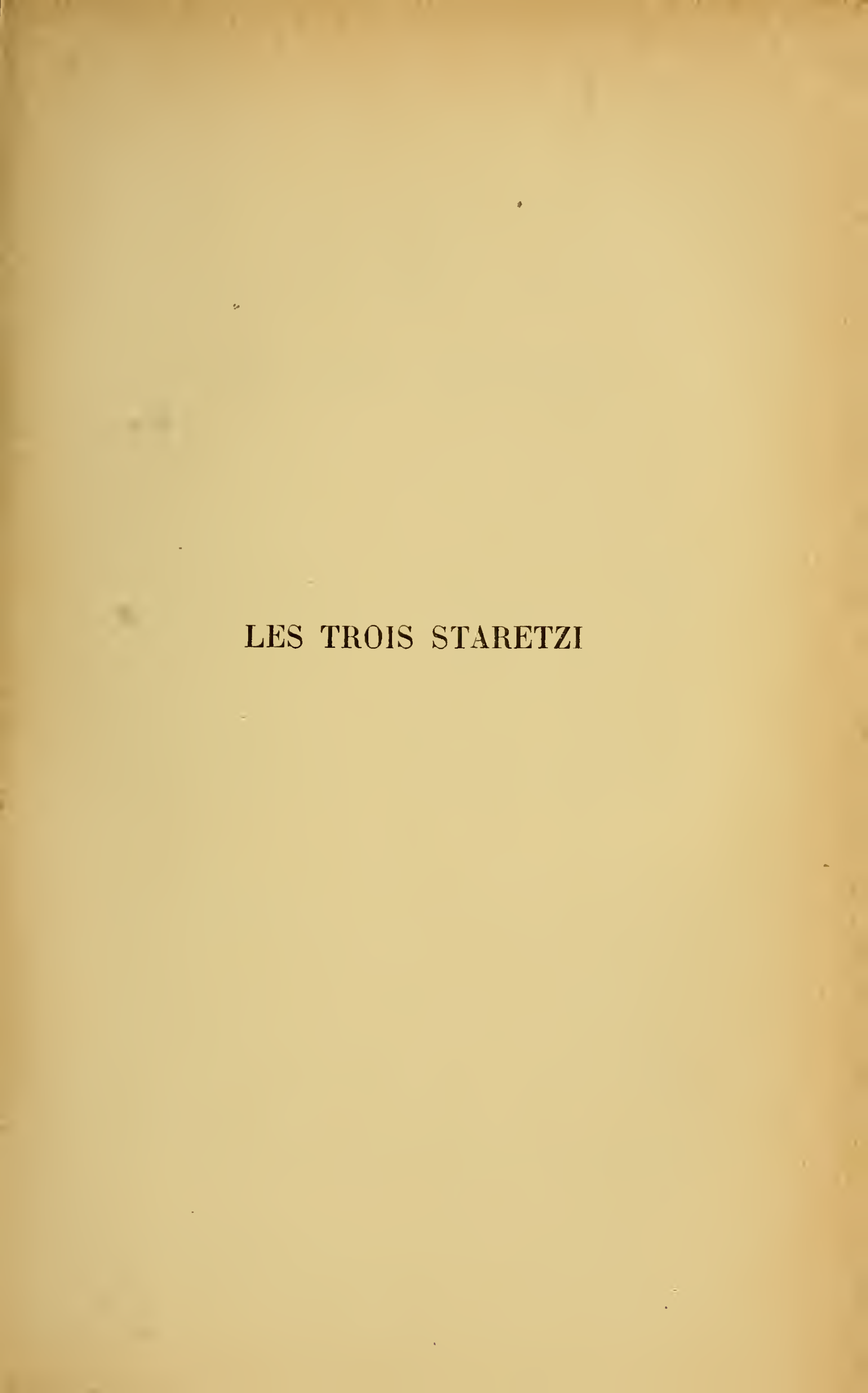
Les moujiks revinrent de leur travail. Les chevaux, en reniflant, se refusèrent à franchir la porte. Les moujiks, ayant regardé, aperçurent alors Mikhaïl Semenitch étendu par terre sur le dos, les bras en croix, les

yeux vitreux, les entrailles pendantes, et tout baigné dans son sang, un sang que la terre ne buvait point.

Les moujiks, épouvantés, menèrent leurs chevaux par une autre voie. Seul, Pierre Mikheev descendit, s'approcha du gérant, et, le voyant mort, lui ferma les yeux. Aidé de son fils, il attela une charrette, y plaça le cadavre, et le conduisit à la maison du barine.

Le barine, apprenant toute l'histoire, affranchit le moujik de la corvée.

Et les moujiks comprirent alors que ce n'est point dans la vengeance, mais dans la mansuétude, que réside la toute-puissance de Dieu.



LES TROIS STARETZI

LES TROIS STARETZI

> Or, quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme les païens ; car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup.
>
> Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.
>
> Saint Matthieu, ch. vi, v. 7 et 8.

L'archevèque d'Arkangelsk-la-Ville voguait sur un navire, vers le monastère de Solovki. Sur le même navire, voguaient des pèlerins qui s'en allaient voir les saintes reliques. Le vent était favorable, le temps magnifique, le navire ne tanguait pas.

Parmi les pèlerins, les uns étaient couchés,

d'autres mangeaient, d'autres, assis en petits groupes, causaient entre eux. L'archevêque, lui aussi, vint sur le pont, se promener de long en large. Comme il approchait de l'avant, il aperçut un petit cercle de fidèles : un petit moujik parlait en montrant la mer avec la main, et les autres l'écoutaient.

L'archevêque s'arrêta et regarda dans la direction qu'indiquait le moujik : on ne distinguait rien, rien que la mer étincelant sous le soleil. L'archevêque s'approcha du groupe et tendit l'oreille. A sa vue, le moujik ôta son bonnet et se tut ; les autres, à son exemple, retirèrent leurs chapeaux pour faire honneur à l'archevêque :

— Ne vous dérangez pas, mes frères, fit ce dernier... Je suis venu pour écouter aussi ce que tu racontes, mon garçon.

— Eh bien ! il nous racontait, le petit pêcheur, l'histoire des trois *staretzi* [1], dit un

1. Pluriel de staretz, titre d'honneur qu'on donne aux religieux âgés.

marchand moins intimidé que les autres.

— Ah!... Et qu'est-ce qu'il en raconte? interrogea l'archevêque.

Il alla vers le bastingage et s'assit sur une boîte :

— Parle, ajouta-t-il ; je veux aussi t'écouter... Que montrais-tu donc là, mon garçon?

— Mais c'est l'îlot qu'on voit là-bas, dit le petit moujik, en indiquant un point de l'horizon, à sa droite. C'est justement sur cet îlot que les staretzi font leur salut.

— Mais où est-il, cet îlot? demanda l'archevêque.

— Daignez donc regarder dans la direction de ma main.. Voyez-vous ce petit nuage? Eh bien! c'est un peu plus bas, sur la gauche... cette espèce de bande grise.

L'archevêque regardait, regardait : l'eau étincelait au soleil, et, faute d'habitude, il ne distinguait rien.

— Je ne vois pas, dit-il... Mais quels sont

ces staretzi, comment vivent-ils? Comment font-ils leur salut ?

— Ce sont des hommes de Dieu, répondit le paysan. Voilà bien longtemps que j'entendais parler d'eux, mais je n'avais pas eu l'occasion de les voir. L'été dernier, je les ai vus.

Et le pêcheur recommença son récit. Un jour qu'il était allé à la pêche, il fut poussé contre cet îlot, et il ne savait pas lui-même où il était. Le matin, il errait dans l'îlot, lorsqu'il aperçut une toute petite isba, et, près de l'isba, un staretz, bientôt suivi de deux autres. Ils le firent manger, mirent ses vêtements à sécher, et l'aidèrent à réparer sa barque.

— Et comment sont-ils? demanda l'archevêque.

— L'un est petit, voûté, extrêmement vieux. Il est vêtu d'une vieille soutane et semble avoir plus de cent ans. Les poils

blancs de sa barbe commencent à devenir verts. Et il est souriant et serein comme un ange du ciel. Le second, un peu plus grand et aussi vieux, porte un caftan déchiré, et sa large barbe grise a des reflets jaunes : c'est un homme vigoureux : il a retourné ma barque comme un baquet, sans même me laisser le temps de l'aider. Il était joyeux, lui aussi. Et le troisième était très grand ; sa barbe, d'une blancheur de cygne, lui descendait jusqu'aux genoux ; morne, les sourcils hérissés au-dessus de ses yeux, il était complètement nu, sauf un pagne d'écorce tressée.

— Et qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? questionna l'archevêque.

— Oh ! Ils faisaient tout sans trop rien dire, et ils parlaient fort peu, même entre eux. Un seul regard, et ils se comprenaient aussitôt. Je demandai au grand s'ils vivaient là depuis longtemps : il fronça les sourcils et grommela je ne sais quoi, d'un ton fâché.

Mais le petit vieux lui prit aussitôt la main, sourit, et le grand se tut.

Le petit vieux dit seulement :

— Fais-nous grâce...

Et il sourit.

Tandis que le paysan parlait, le navire s'était approché d'un groupe d'îlots.

— Voilà, maintenant, qu'on voit très distinctement, dit le marchand. Daignez regarder, Votre Grandeur, ajouta-t-il en étendant la main.

L'archevèque regarda. Il aperçut en effet une bande grise : c'était l'îlot. Il regarda longtemps, puis, allant de l'avant à l'arrière, il s'adressa au pilote :

— Quel est, dit-il, cet îlot qu'on voit là-bas ?

— Mais il n'a pas de nom. Nous en avons beaucoup comme cela par ici.

— Est-ce vrai, ce qu'on dit, que les staretzi y font leur salut ?

— On le dit, Votre Grandeur, mais j'ignore si c'est vrai. Des pêcheurs assurent les avoir

vus ; mais il arrive aussi qu'on parle sans savoir ce qu'on dit.

— Je voudrais débarquer sur cet îlot pour voir les staretzi, dit l'archevêque. Comment faire ?

— Cela ne se peut pas avec le navire, dit le pilote. Il faut un canot pour cela. Le capitaine seul peut accorder l'autorisation.

Le capitaine est averti :

— Je voudrais voir les staretzi, lui dit l'archevêque. Ne pourrait-on me conduire ?

Le capitaine voulut l'en dissuader.

— C'est fort possible, mais nous y perdrions beaucoup de temps. J'oserai exposer à Votre Grandeur qu'ils ne valent pas la peine d'être vus. J'ai ouï dire que ces vieillards sont stupides, ne comprennent rien, et ne savent pas plus parler que les poissons de la mer.

— Je désire les voir ; je payerai pour la peine, conduisez-moi.

Il n'y avait rien à redire. On fit les pré-

paratifs, on changea de voilure, le pilote vira de bord, et on cingla vers l'île. On apporta sur l'avant une chaise pour l'archevêque, qui s'assit et regarda. Et tous les passagers se réunirent à l'avant, pour regarder aussi l'îlot. Ceux qui avaient bonne vue distinguaient déjà les pierres de l'île, et montraient aux autres la petite isba. Bientôt même l'un d'entre eux aperçut les trois staretzi.

Le capitaine apporta la longue vue, y appliqua son œil, et la tendit ensuite à l'archevêque.

— C'est vrai, dit-il, voilà, à droite, sur le rivage, une grande pierre : on voit trois hommes.

A son tour l'archevêque braqua la longue-vue dans la direction indiquée, et regarda. Il vit en effet trois hommes, l'un très grand, l'autre plus petit, et le troisième tout à fait petit. Debout sur le rivage, ils se tenaient par la main.

Le capitaine aborda l'archevêque :

— C'est ici, Votre Grandeur, que le navire doit s'arrêter. Vous allez, si vous le voulez bien, monter maintenant en canot, et nous vous attendrons ici, à l'ancre.

On jeta l'ancre, on cargua les voiles ; le bateau se prit à osciller. Le canot fut mis à l'eau, les rameurs y sautèrent et l'archevêque descendit la petite échelle.

Une fois en bas, il s'assit sur un banc, à l'arrière du canot ; les rameurs donnèrent un coup d'aviron et se dirigèrent vers l'îlot.

Ils arrivèrent bientôt à une portée de pierre. On distinguait parfaitement les trois staretzi : l'un, très grand, tout nu, sauf un pagne d'écorce tressée, un autre, plus petit, en caftan déchiré, puis le tout petit vieux, courbé, dans sa vieille soutane. Tous les trois se tenaient par la main.

Les rameurs atteignirent le rivage et accostèrent. L'archevêque mit pied à terre et bénit les staretzi, qui se confondaient en saluts, puis il leur parla :

— J'ai appris, leur dit-il, que vous faisiez votre salut ici, staretzi de Dieu, que vous priiez le Christ pour votre prochain ; et comme, par la grâce de Dieu, moi, son serviteur indigne, j'ai été appelé à paître ses ouailles, j'ai voulu vous visiter, vous qui servez aussi le Seigneur, et vous apporter, s'il se peut, la bonne parole.

Les staretzi restèrent silencieux et sourirent en se regardant.

— Dites-moi, comment faites-vous votre salut, et comment servez-vous Dieu ? reprit l'archevêque.

Le staretz du milieu soupira et jeta un coup d'œil sur le tout petit vieux.

Le grand staretz se renfrogna et regarda aussi le tout petit vieux.

Celui-ci sourit et dit :

— Serviteur de Dieu, nous ne pouvons servir que nous-mêmes en gagnant notre pain.

— Mais alors comment priez-vous ? continua l'archevêque.

— Voici notre prière : « Vous êtes trois, nous sommes trois... Fais-nous grâce. »

Dès que le tout petit vieux eut prononcé ces paroles, les trois staretzi levèrent les yeux vers le ciel, et tous trois répétèrent :

— Vous êtes trois, nous sommes trois... Fais-nous grâce.

L'archevêque sourit et dit :

— C'est la sainte Trinité dont vous avez ouï parler ; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut prier. Je vous ai pris en affection, vénérables straretzi ; je vois bien que vous voulez complaire à Dieu, mais vous ignorez comment on doit le servir... Ce n'est pas ainsi qu'il faut prier ; écoutez-moi, je veux vous l'apprendre. Ce que je vais vous apprendre, ce n'est pas moi qui l'ai enseigné, c'est la Sainte Écriture de Dieu, où le Seigneur a indiqué à chacun comment il faut prier.

Et l'archevêque leur expliqua comment le Seigneur se révéla aux hommes, il leur

expliqua Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit ; puis il ajouta :

— Dieu le Fils est descendu sur la terre pour sauver le genre humain ; et voici comment il nous apprit à tous à prier. Écoutez et répétez après moi.

Et l'archevêque commença :

— Notre Père...

Et l'un des staretzi répéta :

— Notre Père...

Et le second staretz répéta :

— Notre Père...

Et le troisième staretz répéta :

— Notre Père...

—... Qui êtes au ciel...

Et les staretzi répétèrent :

—... Qui êtes au ciel...

Mais le staretz du milieu s'embrouilla dans ses paroles, il disait un mot pour l'autre ; le grand staretz ne put non plus continuer, ses moustaches lui couvraient la bou-

che; et le tout petit vieux, n'ayant plus de dents, articulait fort mal.

L'archevêque recommença la prière, les staretzi la recommencèrent après lui. Il s'assit sur une pierre, et les staretzi firent cercle autour de lui, regardant sa bouche et redisant ce qu'il disait.

Et toute la journée, jusqu'au soir, l'archevêque batailla avec eux, dix fois, et vingt fois, et cent fois, répétant le même mot, que les staretzi répétaient après lui. Ils s'embrouillaient, et il les reprenait, les faisait recommencer.

Et l'archevêque ne quitta point les staretzi qu'il ne leur eût enseigné la prière de Dieu. Il la firent avec lui, puis seuls. Le staretz du milieu, l'ayant apprise avant les deux autres, répéta seul. Alors l'archevêque la lui fit dire et redire tout seul; et les deux autres l'imitèrent.

Il commençait déjà à faire nuit, et la lune surgissait de la mer quand l'archevêque se

leva pour regagner le navire. Il fit ses adieux aux staretzi, qui le saluèrent jusqu'à terre. Il les releva, les embrassa tous trois, leur dit de prier comme il le leur avait appris, s'assit sur le petit banc du canot et vogua vers le navire.

Et comme il voguait vers le navire, il entendait toujours les trois staretzi qui récitaient à haute voix la prière de Dieu.

Le canot fut bientôt près du navire : on n'entendait plus les voix des staretzi ; mais on les apercevait tous les trois sur le rivage, à la clarté de la lune, le tout petit vieux au milieu, le grand à sa droite, et l'autre à sa gauche.

L'archevêque atteignit le navire et monta sur le pont. On leva l'ancre, on largua les voiles, que le vent gonfla, et le navire, se mettant en mouvement, poursuivit son voyage.

L'archevêque gagna l'arrière et s'y assit, l'œil toujours fixé sur l'îlot. On voyait encore les staretzi ; puis ils disparurent et on

ne vit plus que l'îlot. Bientôt l'îlot lui-même disparut; et, seule, la mer brillait en se jouant sous les rayons de la lune.

Les pèlerins se couchèrent, et tout se tut sur le pont. Mais l'archevêque ne voulut pas dormir encore. Resté seul à l'arrière, il regardait la mer, là où l'îlot avait disparu, et il songeait aux bons staretzi. Il se rappelait leur joie quand il leur avait appris la prière, et il remerciait Dieu de l'avoir appelé à venir en aide aux vénérables staretzi, à leur enseigner la parole divine.

Ainsi songeait l'archevêque, les yeux fixés sur la mer, là où l'îlot avait disparu. Soudain il voit quelque chose blanchir et luire dans la traînée lumineuse de la lune. Serait-ce une mouette, ou une voile blanche ? Il regarde plus fixement : c'est bien une barque, pense-t-il, une barque qui les suit avec une voile. Mais qu'elle va rapidement ! Tout à l'heure elle était loin, loin, bien loin, et la voici déjà tout près : et puis c'est une

barque comme on n'en voit guère, et une voile qui n'a pas l'air d'une voile... Cependant cette chose les poursuit, et l'archevêque ne peut distinguer cette chose. Est-ce une barque, un oiseau, un poisson? Cela ressemble à un homme, mais c'est trop grand pour un homme, et puis un homme ne saurait ainsi marcher sur la mer.

L'archevêque se leva, alla au pilote et lui dit :

— Regarde donc ! qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

Mais déjà il a vu distinctement lui-même que ce sont les staretzi qui courent sur la mer, leurs barbes blanches brillent, et ils s'approchent du navire.

Le pilote, s'étant retourné, lâcha la barre, épouvanté, et s'écria :

— Seigneur! les staretzi nous poursuivent sur la mer, ils courent comme sur la terre !

En entendant ces cris, les passagers se levèrent et se précipitèrent vers l'arrière :

et chacun put voir les staretzi courir en se tenant par la main, et ceux des côtés faire signe de s'arrêter.

On n'avait pas encore eu le temps de stopper, lorsque les staretzi atteignirent le navire, arrivèrent jusqu'au bord et, levant les yeux, dirent aussitôt :

— Nous avons oublié, serviteur de Dieu, nous avons oublié ce que tu nous as enseigné. Tant que nous le répétions, nous nous le rappelions ; mais seulement une heure après avoir cessé de répéter, nous avons perdu un mot, et nous avons tout oublié. Enseigne-nous de nouveau.

L'archevêque fit le signe de la croix, se pencha vers les staretzi et dit :

— Votre prière ira quand même jusqu'au Seigneur, staretzi de Dieu ! Ce n'est pas à moi à vous enseigner. Priez pour vous autres, pauvres pécheurs.

Et l'archevêque les salua jusqu'à terre. Et les staretzi demeurèrent un moment im-

mobiles ; puis ils se tournèrent et repartirent sur la mer.

Et jusqu'au matin, on vit une grande lumière du côté par où ils avaient disparu.

ILIAS

ILIAS

Il y avait dans le gouvernement d'Oufim un Baschkir du nom d'Ilias. Son père l'avait à peine marié depuis un an, qu'il mourut sans lui laisser grand'chose.

Ilias possédait alors sept juments, deux vaches et deux dizaines de moutons.

Mais c'était un garçon économe et laborieux ; il ne tarda pas à accroître son bien. Du matin au soir, il travaillait, aidé de sa femme. Il se levait plus tôt, se couchait plus tard que les autres, et il s'enrichissait d'une année à l'autre.

Et Ilias vécut ainsi en travaillant pen-

dant trente-cinq ans, et il amassa une grande fortune.

Il avait deux cents têtes de chevaux, cent cinquante têtes de gros bétail et douze cents moutons. Des serviteurs menaient paître les troupeaux, des servantes trayaient les juments et les vaches, et faisaient du koumiss [1], du beurre et du fromage.

Il y avait de tout en abondance chez Ilias, et les gens du pays l'enviaient. Ils disaient :

— Est-il heureux, cet Ilias! Il regorge de biens; il n'a pas besoin de mourir pour se trouver en paradis.

Les bonnes gens recherchaient son amitié, et l'on venait le voir de bien loin. Lui accueillait chacun, et donnait à chacun de quoi manger et boire. A tout venant, Ilias faisait servir du koumiss, du thé, du cherba et du mouton. Arrivait-il un visiteur? on tuait un mouton ou deux ; s'il en venait plusieurs, on tuait même une jument.

1. Boisson de lait fermenté.

Ilias avait deux fils et une fille. Il les maria tous les trois. Du temps qu'il était pauvre, ses fils l'aidaient dans ses travaux, et gardaient même les troupeaux de chevaux; mais quand ils furent devenus riches, les deux garçons commencèrent à s'amuser, et l'un d'eux se mit à boire.

L'aîné fut tué dans une rixe; le cadet, ayant épousé une femme orgueilleuse, cessa d'écouter son père. Ilias fut obligé de se séparer de lui.

Il lui donna une maison avec du bétail, et la richesse d'Ilias diminua d'autant. Bientôt après, la maladie fondit sur ses moutons et en fit périr un grand nombre.

Survint ensuite une année de famine; les prairies ne donnèrent pas de foin, et il mourut beaucoup de bétail pendant l'hiver.

Puis les Kirghis lui prirent une bonne partie de sa terre; et le bien d'Ilias allait décroissant tous les jours.

Sa misère s'aggravait de plus en plus,

tandis que ses forces s'en allaient. Il arriva qu'à soixante-dix ans, il dut vendre ses choubas [1], ses tapis, ses selles, ses kibitkas [2] ; et il vendit aussi jusqu'à sa dernière tête de bétail, de sorte qu'il ne lui resta plus rien, sans qu'il sût comment.

Et voila qu'il fut obligé, dans ses vieux jours, de s'en aller, avec sa femme, servir les autres. Il n'avait plus rien au monde que les habits qu'il portait sur lui, une chouba, un bonnet, une paire de souliers, et sa femme, Scham-Schemaghi, non moins vieille que lui. Son fils était parti pour les pays lointains, sa fille était morte : personne pour leur venir en aide.

Leur voisin, Mukhamed-Schah, ni pauvre, ni riche, menait la vie uniforme d'un brave homme. Il se rappela l'hospitalité d'Ilias, eut pitié de lui, et lui dit :

— Viens chez moi vivre avec ta femme.

1. Fourrures.
2. Voitures-tentes particulières aux Baschkirs.

L'été, tu feras des journées pour moi ; l'hiver, tu donneras à manger au bétail ; et Scham-Schemaghi traira les juments et fera le koumiss. Moi, je vous nourrirai, je vous habillerai tous deux et ne vous laisserai manquer de rien.

Ilias remercia son voisin, et vint vivre avec sa femme au service de Mukhamed-Schah. D'abord, cela leur sembla pénible ; puis ils s'y accoutumèrent et vécurent en travaillant dans la mesure de leurs forces.

Le maître se trouva bien d'avoir pris de tels serviteurs, car les vieux, ayant été maîtres eux-mêmes, s'acquittaient à merveille des soins du ménage, et n'étaient guère embarrassés de s'occuper selon leurs forces. Seulement Mukhamed-Schah avait grand'pitié de les voir, eux, autrefois si riches, tombés maintenant si bas.

Un jour advint que des parents vinrent de fort loin rendre visite à Mukhamed Schah. Parmi eux était un mollah. Il ordonna de

prendre un mouton et de le tuer. Ilias en tua un, le fit cuire et l'envoya aux hôtes de son maître.

Ceux-ci donc mangèrent du mouton, puis ils prirent du thé et du koumiss. Assis sur des édredons et des tapis, ils buvaient des tasses de koumiss et causaient entre eux.

En ce moment, passa devant la porte Ilias, qui avait terminé sa besogne. Mukhamed-Schah l'aperçut et dit à l'un de ses hôtes :

— As-tu vu le vieillard qui vient de passer ?

— Je l'ai vu, répondit l'autre. Qu'a-t-il donc d'extraordinaire ?

— Voici. C'était le plus riche du pays. Il s'appelle Ilias. Peut-être en as-tu ouï parler ?

— Comment donc ! fit l'autre. Je ne l'avais jamais vu, mais sa renommée s'étendait au loin.

— Eh bien ! maintenant il n'a plus rien.

Il vit chez moi, comme serviteur, et sa femme trait mes juments.

L'autre, tout surpris, fit claquer sa langue et hocha la tête.

— Oui, c'est ainsi : le bonneur tourne comme une roue qui élève l'un et abaisse l'autre... Eh bien ! continua l'hôte, est-ce qu'il est affligé, le vieillard?

— Qui peut le dire ? Il vit paisiblement, doucement, et travaille bien.

— Ne peut-on lui parler ? reprit alors le visiteur, l'interroger sur sa vie ?

— Pourquoi non ? fit le maître.

Et il cria hors de la kibitka :

— Babaï ! (c'est-à-dire : grand-père, en baschkir). Babaï ! viens boire du koumiss avec nous, et amène avec toi Scham-Schemaghi.

Ilias entra avec sa femme. Ils saluèrent le maître et ses hôtes ; puis Ilias fit la prière et s'accroupit près de la porte, tandis que

sa femme passait derrière le rideau et allait s'asseoir avec la maîtresse.

On tendit une tasse de koumiss à Ilias. Il s'inclina, but une gorgée, et reposa la tasse.

— Eh bien ! grand-père, lui dit le visiteur, cela doit t'affliger de nous regarder, en songeant à ta vie passée, en comparant ton bonheur d'autrefois avec la vie désolée que tu mènes aujourd'hui !

Ilias sourit et répondit :

—Si je parlais moi-même de mon bonheur ou de mon malheur, tu ne me croirais peut-être pas. Interroge plutôt ma baba. C'est une baba qui a le cœur sur la langue [1]; elle te dira la vérité.

Et l'autre cria derrière le rideau :

— Eh bien ! babouchka, dis-moi, que penses-tu de ton bonheur passé et de ton malheur présent ?

Et Scham-Schemaghi répondit de derrière le rideau :

1. Proverbe russe.

— Voici ce que j'en pense. Nous avons vécu cinquante ans avec mon vieillard, cherchant le bonheur sans l'avoir trouvé. C'est seulement depuis deux années que nous n'avons plus rien et que nous vivons aux gages d'autrui, c'est maintenant seulement que nous avons trouvé le vrai bonheur. Nous ne demandons rien autre.

Les visiteurs et le maître furent saisis d'étonnement. Ce dernier se leva et s'en fut écarter le rideau pour voir la babouchka. Et la babouchka était debout, les bras croisés sur sa poitrine, et elle souriait en regardant son vieillard, et le vieillard lui souriait aussi.

Et la vieille reprit :

— J'ai dit la vérité, je ne plaisante pas. Pendant un demi-siècle nous avons cherché le bonheur ; riches, nous ne l'avons point trouvé. Et maintenant qu'il ne nous reste plus rien et que nous vivons chez les autres, nous avons trouvé le bonheur, et nous ne désirons plus rien.

— En quoi consiste donc le bonheur dont vous jouissez aujourd'hui ?

— Mais voilà. Nous étions riches, et nous n'avions, mon vieillard et moi, pas un seul moment de répit. Nous ne pouvions ni causer entre nous, ni songer au salut de notre âme, ni prier Dieu ! Que de soucis ! Tantôt il nous venait un hôte, et voilà un souci ; nous nous disions :

— Que faut-il lui servir ? Quel présent lui faire pour qu'il emporte une bonne opinion de nous ?

Puis, le visiteur parti, il fallait surveiller nos gens, toujours portés à flâner et à bien manger, et nous prenions garde que notre bien ne se gaspillât point, et voilà un péché. Tantôt, nous craignions que le loup n'enlevât un poulain ou un veau, et qu'on ne nous volât. Et une fois couchés, on ne dormait guère : pourvu que les moutons n'écrasent pas les agneaux ! On se levait, on allait voir, la nuit. A peine étions-nous rassurés, c'étaient

d'autres inquiétudes : comment faire les provisions d'hiver pour le bétail ? ou pis encore. Nous n'étions pas toujours du même avis, mon vieillard et moi : lui voulait faire ceci, moi je voulais faire cela : et voilà un péché. Ainsi tombions-nous d'un souci dans l'autre, d'un péché dans l'autre ; et notre vie n'était pas heureuse.

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous nous levons, avec mon vieillard, toujours unis de bon accord. Ni discussion, ni inquiétude. Un seul souci, servir le maître. Nous travaillons selon nos forces; nous travaillons avec plaisir, afin que les choses tournent au profit du maître et non à son préjudice. Nous arrivons : le koumiss est prêt, le dîner tout servi. S'il fait froid, nous avons kisiak [1] et chouba. Et nous pouvons causer entre nous à loisir, songer au salut de notre âme et prier Dieu.

1. Combustible de bouse et de paille mêlée.

Nous avons, cinquante ans durant, cherché le bonheur : et ce n'est qu'aujourd'hui que nous l'avons trouvé.

Les hôtes se mirent à rire.

Et Ilias leur dit :

— Ne riez pas, mes frères ; ce n'est pas une plaisanterie, cela ; cela, c'est toute la vie de l'homme. Nous étions bien sots auparavant ma baba et moi, quand nous pleurions la perte de nos richesses. Mais, maintenant, Dieu nous a dévoilé la vérité ; et ce n'est pas pour notre plaisir, c'est pour votre bien qu'à notre tour nous vous la dévoilons.

Et le mollah dit :

— Voilà de sages paroles. Il vous a dit la vraie vérité, Ilias. C'est écrit dans le Coran.

Et les visiteurs, cessant de rire, demeurèrent tout pensifs.



LE PREMIER DISTILLATEUR

LE PREMIER DISTILLATEUR

Un pauvre moujik s'en fut aux champs pour labourer sans avoir déjeuné. Il emportait un croûton. Quand il eut retourné sa charrue, il cacha son croûton sous un buisson et étendit par-dessus son caftan.

Le cheval s'était fatigué, le moujik avait faim. Le moujik détela le cheval et le laissa paître; puis il s'approcha du caftan pour dîner. Il souleva le caftan : pas de croûton. Il cherche, il cherche, il tourne et retourne son caftan, il le secoue : pas de croûton.

Le moujik s'étonne.

— Quelle chose étrange! pensait-il. Je

n'ai vu venir personne, et cependant quelqu'un m'a enlevé mon croûton!

Et c'était un diablotin qui, pendant que le moujik labourait, lui avait volé le croûton. Puis il s'était assis derrière le buisson, pour écouter le moujik, comme il allait s'emporter et nommer le diable.

Le moujik n'était pas content.

— Bah ! qu'il dit, je ne mourrai pas de faim. Celui qui me l'a pris en avait sans doute besoin : qu'il le mange à sa santé.

Et le moujik s'en fut au puits, but de l'eau, se reposa un moment, remit le cheval à la charrue et recommença de labourer.

Le diablotin était furieux de n'avoir pu jeter le moujik dans le péché. Il alla demander conseil au diable en chef. Il lui raconta comment il avait pris au moujik son croûton, et comment le moujik, au lieu de s'emporter, avait dit : « A sa santé! »

Le diable en chef se mit en colère:

— Puisque, dit-il, le moujik t'a roulé dans

cette affaire, c'est que toi-même tu as manqué à ton devoir. Tu n'as pas su t'y prendre. Si, qu'il dit, on laisse les moujiks et aussi leurs babas nous braver ainsi, ce ne sera plus une vie... Cela ne peut pas se passer de la sorte : va donc, retourne chez ce moujik, et gagne ton croûton si tu veux le manger. Si, d'ici à trois ans, tu n'as pas vaincu ce moujik, je te plongerai dans l'eau bénite.

Le diablotin fut épouvanté.

Il revint en courant sur la terre, et songea longtemps au moyen de réparer sa faute. Il réfléchissait, il réfléchissait, le diablotin ; il finit par trouver.

Il prit la forme d'un brave homme et entra au service du moujik. Prévoyant que l'été serait sec, il persuada à son maître de semer le blé dans les terres marécageuses. Le moujik écouta son serviteur, et sema le blé dans les terres marécageuses.

Chez tous les autres moujiks, le blé fut brûlé par le soleil ; chez le pauvre moujik

tout poussa haut et dru ; il eut à manger jusqu'à la moisson suivante, et il lui resta encore beaucoup de pain.

Cet été-là, le serviteur persuada au moujik de semer le blé sur les hauteurs ; et justement l'année fut pluvieuse.

Chez les autres, le blé versa, pourrit, les épis ne mûrirent point ; tandis que le moujik récolta sur les hauteurs un blé admirable. Et il eut tant de blé en surplus, qu'il ne savait qu'en faire.

Alors le serviteur apprit au moujik à en faire de la vodka, se mit à la boire lui-même et à la faire boire aux autres.

Alors le diablotin alla trouver le diable en chef, en se vantant d'avoir gagné son croûton : le diable en chef voulut s'en assurer.

Il vint chez le moujik, et vit que le moujik, ayant invité les notables, leur donnait à tous de la vodka. C'était la patronne elle-même qui servait à boire ; mais comme elle

passait près de la table, elle s'accrocha à l'angle et renversa un verre.

Le moujik s'emporta, gronda sa femme.

— Vois-tu, qu'il dit, cette sotte de tous les diables! Est-ce de l'eau de vaisselle, pour la renverser de la sorte par terre?

Le diablotin poussa du coude le diable en chef :

— Remarque donc, qu'il dit. Nous verrons s'il ne regretterait plus son croûton maintenant.

Après avoir grondé sa femme, le moujik voulut servir lui-même, et l'on trinqua à la ronde. Survint un pauvre moujik que l'on n'attendait pas. Il salua et s'assit. En voyant les autres boire de la vodka, il eût voulu, lui aussi, en boire un peu pour se réconforter. Il restait là, le pauvre moujik, avalant tout le temps sa salive. Le maître refusa de le faire boire; il ne faisait que grommeler :

— Est-ce que j'en ai fait assez pour en donner à tout venant?

Cela aussi plut au diable en chef. Et le diablotin, s'enorgueillissant :

— Ce n'est pas encore tout; attends la suite.

Les riches moujiks, et le maître avec eux, ayant bu leur vodka, se flattaient maintenant les uns les autres, se prodiguaient force louanges ; et leurs paroles étaient mielleuses.

Il écoutait, il écoutait, le diable en chef, et félicitait le diablotin :

— Si, qu'il dit, rendus hypocrites par ce breuvage, ils se trompent mutuellement, alors nous les aurons tous dans la main.

— Attends un peu ce qui va suivre, reprit le diablotin. Laisse-les seulement boire encore un autre petit verre. Ils sont maintenant comme des renards qui remuent la queue l'un devant l'autre, et cherchent à se tromper; mais tu les verras tout à l'heure méchants comme des loups.

Les moujiks burent un autre verre; et ils se mirent à crier et à parler grossière-

ment. Au lieu de paroles mielleuses, ils s'injuriaient; une fureur les prit : ils se battirent et s'abîmèrent le nez. Et le patron s'étant jeté dans la mêlée, il eut sa part des horions.

Le diable en chef regardait et se réjouissait.

— Cela va bien! qu'il dit.

Et le diablotin de répondre :

—Attends un peu ce qui va suivre. Laisse-les boire encore un petit verre. Ils sont maintenant comme des loups enragés ; mais lorsqu'ils auront bu un troisième verre, ils seront comme des porcs.

Les moujiks burent chacun un troisième verre. Ils étaient tous comme étourdis. Ils grognaient, criaient sans savoir eux-mêmes ce qu'ils disaient, et ne s'écoutaient pas. Ils s'en allèrent chacun de leur côté, les uns tout seuls, les autres par deux ou par trois ; tous s'en furent tomber par terre dans leur rue.

Le maître, sorti pour reconduire ses hôtes, se laissa choir dans une mare, se souilla tout à fait et resta là, étendu comme un cochon qui grogne.

Et cela plut encore davantage au diable en chef.

— Eh bien! qu'il dit, tu as inventé là une fameuse boisson. Tu as bien gagné ton croûton. Apprends-moi maintenant comment tu as fabriqué ce breuvage. Il faut, j'en jurerais, que tu aies mis là dedans, d'abord du sang de renard, et c'est pourquoi les moujiks sont devenus fourbes comme renards; puis du sang de loup, qui les rendît méchants comme loups; puis du sang de porc, qui en a fait des porcs.

— Non, dit le diablotin; ce n'est pas ainsi que je m'y suis pris. J'ai seulement fait venir trop de blé chez lui. C'est en lui qu'était le sang des bêtes; mais ce sang ne pouvait agir tant que le blé donnait à peine le nécessaire. Et c'est alors qu'il ne regrettait même pas

son dernier croûton. Et quand il commença à avoir trop de blé, il se prit alors à songer à ce qu'il en ferait pour l'utiliser. Et alors je lui appris à boire de la vodka. Et quand il s'est mis à distiller, pour son plaisir, le don de Dieu en vodka, alors le sang du renard, du loup et du porc est sorti ; maintenant, il n'aura plus qu'à boire la vodka pour devenir aussitôt comme les bêtes.

Le diable en chez félicita le diablotin, lui donna son croûton de pain et le fit monter en grade.


L'OR ET LES DEUX FRÈRES

L'OR ET LES DEUX FRÈRES

Au temps jadis, vivaient deux frères, non loin de Jérusalem. L'aîné s'appelait Afanassi et le cadet Johann.

Ils vivaient dans la montagne, non loin de la ville, et se nourrissaient de ce que les gens leur apportaient.

Ils passaient leurs journées à travailler, non pour eux-mêmes, mais pour les pauvres.

Partout où se trouvaient des gens surchargés de besogne, des malades à soigner, des veuves et des orphelins, c'est là que les deux frères accouraient, c'est là qu'ils venaient travailler, sans jamais rien accepter en échange.

C'est ainsi qu'ils passaient la semaine, chacun de son côté. Ils ne se réunissaient que le samedi soir dans leur demeure. Ils ne demeuraient ensemble, chez eux, que le jour du dimanche, priant Dieu et s'entretenant l'un l'autre. Et l'ange de Dieu descendait sur eux et les bénissait. Le lundi, ils s'en allaient chacun de son côté.

Ainsi vécurent les deux frères pendant de longues années, et tous les samedis, l'ange de Dieu descendait sur eux et les bénissait. Un lundi qu'ils étaient partis chacun pour sa besogne, ils se trouvaient déjà un peu éloignés l'un de l'autre, lorsque Afanassi se sentit soudain tout affligé d'avoir quitté son frère.

Il s'arrêta et tourna la tête. Johann cheminait la tête baissée, et sans regarder en arrière. Tout à coup il s'arrêta aussi comme s'il eût aperçu quelque chose, et regarda fixement de ce côté. Puis il s'approcha de ce qu'il voyait, fit aussitôt un bond de côté,

descendit en courant la montagne et remonta l'autre versant, bien loin de l'endroit où l'on eût dit qu'une bête fauve l'avait poursuivi.

Afanassi, très intrigué par ce manège, revint sur ses pas pour voir de près ce qui avait tant épouvanté son frère. A mesure qu'il s'approchait, il voyait de loin quelque chose luire au soleil; quand il fut tout près, il aperçut un tas d'or étalé sur l'herbe.

Et Afanassi s'étonna plus encore et de cet or et de la fuite de son frère.

— Pourquoi a-t-il pris peur? Pourquoi s'est-il sauvé? se demandait Afanassi. Il n'y a pas de péché dans l'or, c'est dans l'homme qu'est le péché. Si l'or peut engendrer le mal, il engendre aussi le bien. Que d'orphelins et de veuves on peut nourrir avec l'or! Que de malades on peut guérir, que d'êtres nus on peut vêtir! Nous secourons les malheureux, mais notre secours est peu de chose, car minimes sont nos ressources; tandis

qu'avec cet or nous aiderions grandement les pauvres gens.

Ainsi pensait Afanassi. Il voulut le dire à son frère, mais Johann était déjà hors de la portée de la voix; il ne le voyait plus que comme un petit insecte sur l'autre versant.

Et Afanassi, ôtant ses habits, y mit tout l'or qu'il put emporter, chargea le faix sur son épaule et l'emporta à la ville. Il entra dans une auberge, confia cet or à l'aubergiste et s'en revint chercher le reste.

Et quand il eut apporté tout l'or, il se rendit chez le marchand, acheta de la terre, de la pierre, du bois, engagea des ouvriers et se mit à construire trois maisons.

Et Afanassi demeura ainsi trois mois à la ville, et il construisit trois maisons, un orphelinat pour les veuves et les orphelins, un hospice pour les malades et les indigents, et un refuge pour les pèlerins et les mendiants. Et il trouva trois vénérables

staretzi [1], et il confia à l'un l'orphelinat, à l'autre l'hospice, au troisième le refuge. Et comme il lui restait encore trois mille monnaies d'or, il en donna mille à chacun des staretzi pour les distribuer aux pauvres.

Et les trois maisons bientôt se remplirent de gens, qui louaient Afanassi et le remerciaient de tout ce qu'il avait fait. Il en éprouvait tant de contentement qu'il ne pouvait se résoudre à quitter la ville ; mais il songea à son frère qu'il chérissait, et, après avoir fait ses adieux à tout son monde, Afanassi, sans garder pour lui une seule monnaie, et vêtu comme il l'était en venant, reprit le chemin de son vieux logis.

Comme il s'approchait de sa montagne, il pensa.

— Mon frère eut tort de se sauver loin du tas d'or : n'ai-je pas mieux agi que lui ?

Mais à peine avait-il conçu cette pensée,

1. Pluriel de staretz, titre d'honneur qu'on donne aux vieux religieux.

qu'il vit soudain apparaître sur la route le même ange qui venait les bénir : et son regard était sévère.

Et Afanassi devint blême; et il dit seulement :

— Pourquoi, Seigneur?...

Et l'ange ouvrit la bouche et dit :

— Va-t'en d'ici! Tu n'es pas digne de vivre avec ton frère : un seul des bonds de ton frère est plus précieux que tout ce que tu as fait avec ton or.

Et Afanassi lui fit alors le compte des pauvres et des pèlerins qu'il avait nourris, des orphelins qu'il avait recueillis; mais l'ange lui dit :

— C'est le diable qui a mis cet or sur ton chemin pour te séduire, et c'est lui qui t'a inspiré ces paroles.

Et la conscience d'Afanassi cria contre lui, et il comprit qu'il n'avait pas agi pour Dieu; il fondit en larmes et se repentit.

Alors l'ange lui rendit l'accès de la route où déjà l'attendait son frère.

Et, depuis ce temps, Afanassi ne se laissa plus séduire par le diable et son or, et il reconnut que ce n'est point par l'or, mais par le travail seul, que l'on peut servir Dieu et les hommes. Et les deux frères se remirent à vivre comme auparavant.



LE PÉCHEUR REPENTI

LE PÉCHEUR REPENTI

Et il dit à Jésus : « Souviens-toi de moi quand
« tu seras entré dans ton
« royaume. »
Et Jésus lui dit : « Je
« te dis en vérité que tu
« seras aujourd'hui avec
« moi dans le paradis. »
(St-Luc, ch. 23. versets 42, 43.)

Sur la terre vivait un homme de soixante-dix ans ; il avait passé sa vie entière à pécher.

Et cet homme devint malade, et il ne se repentait pas. Et quand sa mort fut proche, pendant sa dernière heure, il se prit à pleurer et dit :

— Seigneur, comme aux larrons sur la croix, pardonne-moi.

A peine eut-il parlé, qu'il rendit l'âme. Et l'âme aima Dieu, eut foi dans sa miséricorde et vola au seuil du paradis.

Et le pécheur se mit à frapper, suppliant qu'on ouvrît le royaume du ciel.

Et il entendit une voix derrière la porte :

— Qui est cet homme qui frappe à la porte du paradis ? Et comment vivait-il sur la terre ?

Et la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

— Les pécheurs n'entrent pas au royaume de Dieu. Va-t'en d'ici !

Et l'homme dit :

— Seigneur, j'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et je ne sais pas ton nom.

Et la voix répondit :

— Je suis Pierre l'Apôtre.

Et le pécheur dit :

— Aie pitié de moi, Pierre l'Apôtre. Rappelle-toi la faiblesse de l'homme et la miséricorde de Dieu. N'est-ce pas toi qui fus le disciple du Christ ? N'est-ce pas toi qui recueillis sa doctrine de ses propres lèvres ? Et tu as eu l'exemple de sa vie. Rappelle-toi ! Il avait l'âme torturée, et il te demanda, par trois fois, de ne pas dormir et de prier ; et tu t'assoupis, car tes paupières tombaient de sommeil, et, par trois fois, il te surprit dormant. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore. Tu lui avais promis, sur le salut de ton âme, de ne le point renier, et par trois fois tu le renias, lorsqu'on le mena devant Caïphe. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore, quand le coq chanta, et que tu sortis en pleurant amèrement. Ainsi ai-je fait. Tu ne peux pas me laisser dehors.

Et la voix se tut derrière la porte du paradis.

Au bout d'un instant, le pécheur se remit

à frapper, suppliant qu'on lui ouvrît le royaume du ciel.

Et une autre voix se fit entendre derrière la porte, disant :

— Qui est cet homme et comment vivait-il sur la terre?

Et de nouveau la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

— Va-t'en. Un si grand pécheur ne peut vivre avec nous dans le paradis.

Et l'homme di :

— Seigneur, j'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et je ne sais pas ton nom.

Et la voix répondit :

— Je suis le roi-prophète David.

Et le pécheur ne désespéra point. Il ne quitta point la porte du paradis, et dit :

— Aie pitié de moi, roi David. Rappelle-toi la faiblesse de l'homme et la miséricorde

de Dieu. Dieu t'aimait ; il t'avait placé au-dessus des autres hommes. Tu avais tout, un royaume, la gloire, l'or, des favorites et des enfants. Mais dès que tu eus aperçu, du haut de la terrasse, la femme d'un pauvre homme, le péché t'envahit, et tu pris la femme d'Uri, et tu le livras lui-même au glaive des Ammonites... Toi, le riche, tu pris au pauvre sa dernière brebis, et tu le fis périr lui-même. Ainsi ai-je fait. Et rappelle-toi encore comment tu te repentis, disant : « Je reconnais ma faute et me repens de mon péché. » Ainsi ai-je fait. Tu ne peux pas me laisser dehors.

Et la voix se tut derrière la porte.

Au bout d'un instant, le pécheur se remit à frapper, suppliant qu'on lui ouvrît le royaume du ciel.

Un troisième voix se fit entendre derrière la porte, disant :

— Qui est cet homme, et comment vivait-il sur la terre?

Et pour la troisième fois, la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés de cet homme. Et il ne cita pas une seule action méritoire.

Et la voix reprit, derrière la porte :

— Va-t'en d'ici. Les pécheurs n'entrent point au royaume du ciel.

Et l'homme dit :

— J'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et ne sais pas ton nom.

Et la voix répondit :

— Je suis, moi, Jean l'Évangéliste, le disciple préféré du Christ.

Et le pécheur s'en réjouit, et dit :

— Maintenant, on ne peut pas me laisser dehors. Pierre et David me laisseront entrer, parce qu'ils savent la faiblesse de l'homme et la miséricorde de Dieu. Et toi, tu me laisseras entrer, parce que tu es plein d'amour. N'est-ce pas toi, Jean l'Évangéliste, qui as écrit dans ton livre : « Dieu, c'est l'amour, et qui n'aime pas ne connaît pas Dieu? » N'est-

ce pas toi, qui, dans ta vieillesse, allait répétant : « Frères, aimons-nous les uns les autres ! » Comment me mépriserais-tu, comment me rebuterais-tu, maintenant? Ou renie ce que tu as dit, ou aime-moi et m'ouvre le royaume du ciel.

Et la porte s'ouvrit toute grande, et Jean l'Évangéliste serra dans ses bras le pécheur repenti et le laissa entrer au royaume du ciel.



DIEU ET LE DIABLE

DIEU ET LE DIABLE

Il y avait au temps jadis un bon maître ; il possédait beaucoup de biens, et de nombreux esclaves le servaient.

Et les esclaves louaient leur maître, disant :

— Il n'y a pas sous le ciel de meilleur maître que le nôtre. Il nous donne à manger, nous fournit de bons vêtements et nous fait travailler dans la mesure de nos forces ; jamais il n'a de mot blessant, jamais il ne garde rancune : il n'a rien de commun avec les autres maîtres qui traitent leurs esclaves pis que le bétail, les punissent à tort et à

travers et n'ont jamais une bonne parole à leur dire. Le nôtre nous veut du bien, il nous traite avec douceur et nous dit de bonnes paroles. Nous ne pourrions trouver mieux.

C'est ainsi que les esclaves le louaient. Mais le diable était furieux qu'ils vécussent en si bon accord avec le maître. Il s'empara donc de l'un des esclaves, Aleb ; et quand il le posséda, il lui commanda d'induire à mal les autres esclaves.

Or, un jour que les esclaves se reposaient et louaient leur maître, Aleb éleva la voix et dit :

— C'est à tort que vous louez, mes frères, la bonté de votre maître : si vous vous mettiez à faire toutes ses volontés, le diable lui-même deviendrait bon. Nous servons bien notre maître, nous lui obéissons en tout ; il n'a qu'à penser quelque chose, et nous l'exécutons ; nous prévenons ses moindres désirs. Comment ne serait-il pas bon pour nous ? Mais si nous changions d'attitude, si

nous faisions mal, bien sûr il deviendrait comme tous les autres et, par sa méchanceté, nous ferait souffrir davantage que les maîtres les plus durs.

Une discussion s'engagea entre Aleb et les autres esclaves. Ils discutèrent et firent un pari. Aleb se fit fort de mettre en colère le bon maître, en stipulant que, s'il échouait, il perdrait ses habits de fête, mais que, s'il réussissait, chacun lui donnerait les siens. De plus, les esclaves lui promirent de le défendre contre le maître, et, si on le mettait aux fers ou en prison, de le déliver. Le pari fut tenu, et Aleb annonça qu'il mettrait le maître en colère le lendemain matin.

Aleb était préposé à la bergerie ; c'était lui qui soignait les moutons de race. Ce matin-là, comme le bon maître pénétrait avec des visiteurs dans la bergerie, et leur montrait ses moutons favoris, l'esclave du diable fit signe à ses camarades, comme pour leur dire :

— Regardez tous, je vais le mettre en colère.

Les esclaves accoururent et regardèrent, qui par les portes, qui par les fentes des cloisons. Et le diable grimpa sur un arbre, dans la cour, pour mieux voir comment son possédé allait travailler pour lui. Après avoir promené un moment ses hôtes dans la cour, après leur avoir montré ses béliers et ses brebis, le bon maître voulut leur faire voir son mouton le plus précieux.

Comme ce mouton venait de s'arrêter, le possédé, comme par hasard, fit peur à tout le troupeau ; une confusion s'ensuivit, et les visiteurs ne purent distinguer le précieux animal. Le maître en éprouva quelque ennui ; et il dit :

— Aleb, mon cher ami, donne-toi la peine de saisir doucement mon mouton préféré, et retiens-le.

A peine eut-il dit qu'Aleb s'élança comme un lion au milieu du troupeau, et empoigna

le mouton précieux par la toison. Il lui saisit d'une main la toison, de l'autre la jambe gauche qu'il leva, et, sous les yeux du maître, lui tourna brusquement le pied, qui craqua. Aleb lui avait cassé la jambe au-dessous du genou. La pauvre bête se mit à bêler, tomba sur ses pattes de devant. Aleb lui prit la jambe droite, et la gauche pendait, inerte, comme un fouet.

Les visiteurs, les esclaves, tous jetèrent des cris ; et le diable, voyant comment Aleb menait toute cette affaire, se réjouit dans son âme.

Le maître devint plus noir que la nuit : morne, il courba la tête et ne dit pas un mot.

Les visiteurs et les esclaves se taisaient, attendant ce qui allait se passer.

Le maître gardait toujours le silence. Puis, s'étant secoué comme s'il eût voulu rejeter de dessus lui quelque fardeau, il releva la tête et regarda le ciel.

Il ne le regarda pas longtemps. Les rides de

son visage s'effacèrent, il sourit, et abaissa ses yeux sur Aleb.

Il regarda Aleb, sourit et dit :

— Oh ! Aleb, Aleb, ton maître t'a commandé de me mettre en colère ; mais mon maître est plus fort que le tien, et tu n'as pas réussi à me fâcher ; c'est moi qui vais rendre ton maître furieux... Tu as craint que je ne te punisse et tu as voulu être libre, Aleb ; sache donc que tu ne seras point puni, et puisque tu as voulu être libre, je t'affranchis en présence de mes hôtes. Va-t'en aux quatre vents, et prends tes habits de fête.

Et le bon maître rentra chez lui avec ses hôtes ; et le diable, grinçant des dents, tomba de l'arbre et s'abîma sous terre.

LE GRAIN MIRACULEUX

LE GRAIN MIRACULEUX

Un jour, des enfants trouvèrent dans un trou un objet gros comme un œuf de poule, avec une raie au milieu, et qui ressemblait à un grain. Un passant le vit dans leurs mains, l'acheta cinq kopeks, l'emporta à la ville et le vendit au czar comme une curiosité.

Le czar appela des sages et leur ordonna de rechercher ce que c'était : œuf ou grain? Les sages examinèrent, examinèrent, mais ne purent se prononcer.

L'objet fut laissé sur une fenêtre. Un poulet survint, qui se mit à piquer et à faire un

trou : et tous virent que c'était un grain.

Alors les sages allèrent dire au czar que c'était un grain de seigle.

Le czar s'en étonna. Il ordonna aux sages de rechercher où et quand ce grain avait germé.

Les sages réfléchirent, réfléchirent. Ils consultèrent les livres et ne trouvèrent rien. Ils retournèrent chez le czar, disant :

— Nous ne pouvons vous rendre réponse : nos livres sont muets sur ce point. Il faut demander aux moujiks si quelqu'un d'entre eux n'aurait point ouï dire où et quand un grain pareil avait été semé.

Le czar envoya quérir le plus ancien parmi les vieux moujiks. On découvrit un très vieil homme qu'on amena devant le czar. Il entra, tout vert et sans dents, marchant péniblement sur deux béquilles.

Le czar lui montra le grain. Mais le vieillard n'avait plus la vue bien nette. Ce fut

moitié en regardant, moitié en tâtant, qu'il put l'examiner.

Et le czar l'interrogea :

— Ne saurais-tu point, petit grand-père, où aurait pu germer un grain pareil? N'en aurais-tu point toi-même semé de semblable dans tes champs, ou acheté quelque part?

Le vieillard était sourd. A grand'peine put-il entendre, à grand'peine put-il comprendre.

Et il répondit :

— Non, qu'il dit. Je n'ai jamais semé dans mes champs, ni moissonné, ni acheté seigle pareil. Le grain que j'achetais était aussi menu que le seigle d'aujourd'hui... Il faudrait, ajouta-t-il, interroger mon père : peut-être aura-t-il ouï dire où pareil grain a pu germer.

Le czar envoya quérir le père du veillard. On le découvrit aussi et on l'amena devant le czar. C'était un très vieil homme, avec une seule béquille.

Le czar lui montra le grain.

Et le czar l'interrogea :

— Ne saurais-tu point, petit vieillard, où aurait pu germer un grain pareil? N'en aurais-tu point toi-même semé de semblable dans tes champs, ou acheté quelque part?

Quoiqu'il fût dur d'oreille, le veillard entendait mieux que son fils.

— Non, qu'il dit. Je n'ai jamais semé dans mes champs, ni moissonné, ni acheté seigle pareil. De mon temps, l'argent n'existait même pas. Chacun mangeait alors son propre pain, et si les uns en manquaient, les autres partageaient... J'ignore où un pareil grain a pu germer. Quoique le seigle fût plus grand qu'aujourd'hui, je n'en ai jamais vu de cette taille. J'ai ouï dire à mon père que, de son temps, le seigle était plus beau, et le grain plus gros. C'est lui qu'il faut interroger.

Le czar envoya quérir le père du vieillard. On le découvrit aussi et on l'amena devant le czar.

Le vieil homme entra chez le czar sans

béquille, le pied dispos, l'œil clairvoyant, l'ouïe intacte et la voix nette.

Le czar lui montra le grain.

Le grand-père, l'ayant regardé et manié :

— Il y a longtemps, dit-il, que je n'ai pas vu du seigle de l'ancien temps.

Il mordit le grain et mâcha entre ses dents.

— C'est bien le même, qu'il dit.

— Dis-moi alors, petit grand-père, où et quand un pareil grain a germé. N'en as-tu point toi-même semé de semblable dans tes champs, ou acheté quelque part ?

Et le vieux répondit :

— De mon temps, pareil seigle poussait partout. C'est de ce seigle-là, qu'il dit, que jadis je mangeais et faisais manger aux autres. C'est ce même seigle que je semais, ce même seigle que je moissonnais et que j'envoyais moudre.

Et le czar demanda :

— Dis-moi, petit grand-père, si tu l'ache-

tais, ou si tu le semais toi-même dans tes champs?

Le vieil homme sourit :

— De mon temps, qu'il dit, personne n'aurait même songé à se charger d'un tel péché : vendre ou acheter du pain ! On ne connaissait même pas l'argent. Nous avions toujours assez de pain pour subvenir à nos besoins.

Et le czar demanda encore :

— Dis-moi alors, petit grand-père, où tu semais ce grain-là et où se trouvait ton champ.

Et le grand-père répondit :

— Mon champ, c'était la terre de Dieu. Où je labourais, là était mon champ. Le sol était libre. On n'appelait point la terre sa propriété, on n'appelait sien que son propre travail.

— Dis-moi encore deux choses, reprit le czar : d'abord, pourquoi ce grain poussait jadis, et pourquoi il ne pousse plus mainte-

nant ; ensuite, pourquoi ton petit-fils marche sur deux béquilles, ton fils sur une seule, et pourquoi tu es toi-même ingambe. Tes yeux sont clairvoyants, tes dents solides, tes paroles nettes et affables... Pourquoi cela, petit grand-père ?

Et le vieil homme répondit :

— Parce que les gens ont cessé de vivre de leur propre travail, et qu'ils aiment mieux faire travailler les autres. Ce n'est pas ainsi qu'on vivait dans l'ancien temps ; dans ce temps-là, on vivait d'après la loi de Dieu ; on se contentait du nécessaire et l'on ne jalousait personne.

MALACHA ET AKOULINA

MALACHA ET AKOULINA

Cette année-là, la semaine sainte tomba de bonne heure. Les voyages en traîneau venaient à peine de cesser, la neige couvrait encore les cours, et les ruisseaux couraient dans la campagne.

Dans une ruelle, entre deux cours, une grande mare s'était formée ; et deux fillettes de deux maisons différentes se rencontrèrent sur le bord, l'une petite, l'autre un plus âgée. Elles portaient un sarafan[1] neuf, bleu pour

1. Robe de paysanne.

la petite, jaune avec des dessins pour la grande. Toutes les deux avaient un foulard noué sur la tête.

En sortant de la messe, elles avaient couru à la mare; elles se montrèrent leurs vêtements et se mirent à jouer. Elles voulaient s'amuser à faire jaillir l'eau. Comme la plus jeune allait entrer dans l'eau avec ses petites bottines, la plus âgée lui dit :

— N'y va pas ainsi, Malacha [1], ta mère te gronderait. Je vais ôter mes bottines : fais comme moi.

Les enfants se déchaussèrent, relevèrent leur robe et marchèrent dans la mare à la rencontre l'une de l'autre.

Malachka entra dans l'eau jusqu'à la cheville et dit :

— Que c'est profond, Akouliouchka [2], j'ai peur.

— Cela ne fait rien, répondit l'autre. Ce

1. Malacha, diminutif de Malania.
2. Akouliouchka, Akoulka, diminutif d'Akoulina.

ne sera nulle part plus profond. Viens tout tout droit à ma rencontre.

Comme elles se rapprochaient l'une de l'autre :

— Prends garde, Malacha, fit Akoulka, prends garde de m'éclabousser. Va plus doucement.

Mais à peine avait-elle parlé que Malachka tourna son pied dans l'eau et éclaboussa le sarafan d'Akoulka.

Non seulemeut le sarafan d'Akoulina se trouva tout éclaboussé, mais l'eau jaillit encore sur son nez et sur ses yeux. En apercevant des taches sur sa robe neuve, elle se fâcha contre Malachka, lui cria des injures et lui courut après, voulant la battre.

Malachka eut peur. Elle voyait bien qu'elle avait fait une sottise ; elle sortit vivement de la mare et s'élança vers sa maison.

En ce moment passait la mère d'Akoulka. En voyant la chemise et le sarafan de sa fille tout salis :

— Où donc as-tu sali ton sarafan, vilaine?

— C'est Malachka qui m'a éclaboussée exprès.

La mère d'Akoulka saisit Malachka et la frappa sur la nuque.

Malachka remplit de ses cris toute la rue. Sa mère l'entendit et se précipita au dehors.

— Pourquoi bats-tu la mienne? fit-elle en injuriant sa voisine.

La querelle s'envenimait. Les babas allaient se prendre aux cheveux. Les moujiks sortirent de leurs maisons et une foule s'amassa dans la rue. Tout le monde criait à la fois, personne n'écoutait son voisin. On s'injuriait, une bataille était imminente, lorsqu'une vieille, la babouchka[1] d'Akoulina, se jeta au milieu des moujiks pour leur faire entendre raison.

— Que faites-vous donc, mes amis? fit-elle. Et dans un pareil jour, encore! Pécher

1. Grand'mère.

de la sorte, alors qu'il faudrait se réjouir !

Mais on ne l'écoutait guère : elle faillit même être renversée. Et la vieille n'aurait pu les apaiser, sans Akoulka et Malachka.

Pendant que les babas se prenaient de bec, Akoulina avait essuyé son sarafan. Elle retourna en courant à la mare, prit un petit caillou et creusa la terre pour que l'eau s'échappât dans la rue.

Comme elle était en train de creuser, Malachka s'approcha de son côté et, armée d'un bâton, l'aida à faire une petite rigole.

Déjà les moujiks commençaient à échanger des coups, lorsque l'eau, s'échappant dans la rue par la rigole, arriva juste à l'endroit où la vieille babouchka essayait de séparer les moujiks. Les fillettes couraient des deux côtés du ruisselet.

— L'eau nous dépasse, rattrape-la, Malachka, criait Akoulka, rattrape-la.

Malachka voulut aussi dire quelque chose, mais l'excès de sa joie lui coupa la parole.

Les deux enfants couraient toujours, et riaient de voir le bâton faire des plongeons dans le ruisselet. Elles arrivèrent ainsi jusqu'au milieu des moujiks. La vieille les aperçut et cria aux moujiks :

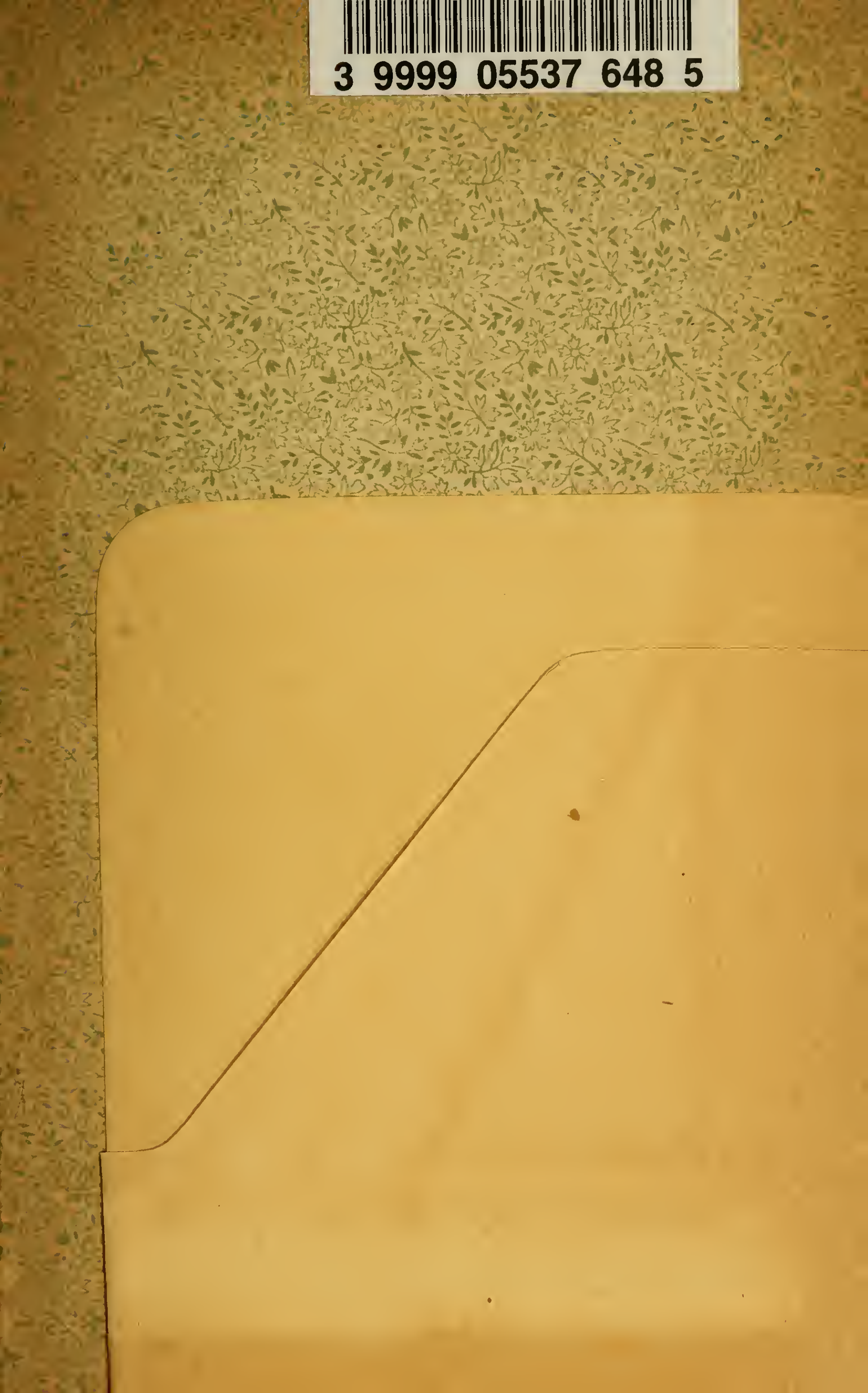
— Vous ne craignez donc pas Dieu, vous, moujiks ! C'est précisément à cause de ces fillettes que vous avez commencé de vous battre ; elles l'ont oublié depuis longtemps, elles, et les voilà qui se remettent à jouer ensemble de bon accord. Elles sont plus sensées que vous.

Les moujiks regardèrent les petites filles et la honte les prit. Ils se moquèrent d'eux-mêmes, et chacun rentra chez soi.

« Si vous n'êtes pas comme des enfants,
« vous n'entrerez pas dans le royaume des
« cieux. »

TABLE DES MATIÈRES

2284. — Poitiers, Imprimerie Blais, Roy et Cie, 7, rue Victor-Hugo.


3 9999 05537 648 5